AUTHOR:

DEHERME, GEORGES

TITLE:

AUGUSTE COMTE ET SON OEUVRE ...

PLACE:

PARIS

DATE:

1909

Master Negative #

91-80145-5

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

194C73 Deherme, Georges
DD4 Auguste Comte et son oeuvre; le positivisme...
Paris, Giard 1909 D 127 p por

89830

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35MM REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 7/29 INITIALS BJ
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

BIBLIOGRAPHIC IRREGULARITIES

MAIN
ENTRY: Deherme, Georges

Bibliographic Irregularities in the Original Document

List volumes and pages affected; include name of institution if filming borrowed text.

______Page(s) missing/not available:______

______Volumes(s) missing/not available:______

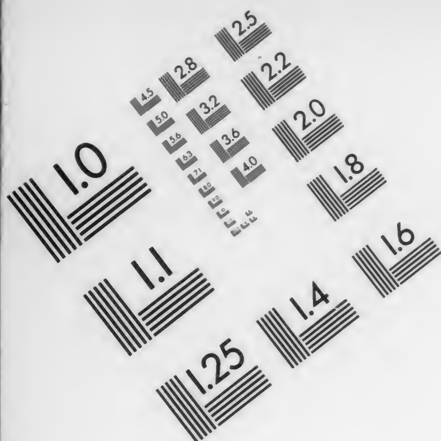
______Illegible and/or damaged page(s):______

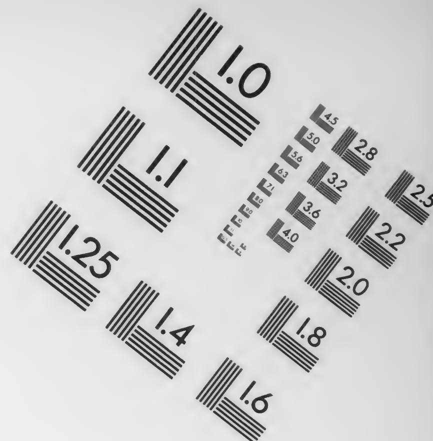
______Page(s) or volumes(s) misnumbered:______

______Bound out of sequence:______

______Page(s) or illustration(s) filmed from copy borrowed from: U of Rochester
127

______Other:______

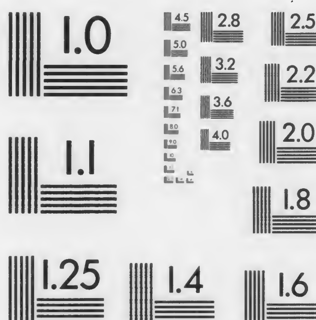


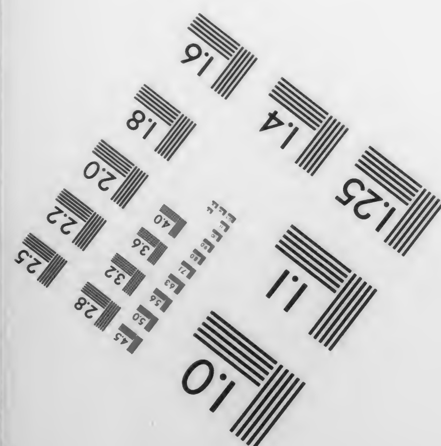
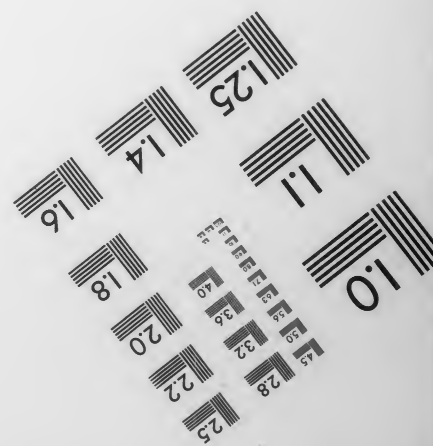


AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.





Auguste Comte et son œuvre

LE POSITIVISME

DU MÊME AUTEUR

Un Pessimiste français (Edmond Thiaudière). — Une brochure in-8°. 1900. (Édition de *La Coopération des Idées*). *Épuisé.*

Rapport sur l'enseignement social en France. — Une brochure in-8°. 1900. (F. Alcan, édit.) *Épuisé.*

La Coopération des Idées. — Une tentative d'éducation et d'organisation populaires. — Une brochure in-18°. 1901. (Éd. de l'*Union pour l'Action morale*). *Épuisé.*

L'Afrique occidentale française. — Action politique. — Action économique. — Action sociale. — Un volume in-8°, 528 pages. 1908. (Bloud, éditeur) . . . . 6 fr. »

La Démocratie vivante. — Un vol. in-8°, 402 pages. 1909. (Bernard Grasset, éditeur). . . . . 4 fr. 50

LA COOPÉRATION DES IDÉES

Revue bi-mensuelle d'éducation sociale (14e année). Abonnement annuel 4 fr. Bernard Grasset, éditeur. 2 vol. in-8° de 384 pages chacun par an.

Georges DEHERME



Auguste Comte et son œuvre

LE POSITIVISME

AVEC DEUX PORTRAITS HORS TEXTE

> « J'ai trop bien aperçu sur moi et sur le petit groupe de disciples comme moi l'efficacité profonde de la doctrine régénératrice, et le contentement dont elle abreuve les âmes, pour ne pas convier à y prendre part. »
>
> E. Littré. — *Conservation, Révolution, Positivisme.*



PARIS
V. GIARD ET E. BRIÈRE
Libraires-éditeurs
16, Rue Soufflot et 12, Rue Toullier
—
1909





Auguste Comte et son œuvre

LE POSITIVISME

Ce n'est pas en critique, mais en disciple, comme il convient, avec une pieuse vénération, que je vais évoquer la vie sainte et rappeler l'œuvre salvatrice d'un immortel héros, le plus grand de tous, le plus complet, par l'esprit, par le caractère comme par le cœur, Celui qui fut, à la fois, Aristote et saint Paul : AUGUSTE COMTE.

I

SA VIE. SES ÉCRITS

Il naquit, à Montpellier, le 19 janvier 1798. Son père, fonctionnaire, était royaliste. Sa mère, née Rosalie Boyer, était catholique fervente. Auguste Comte s'est reproché, plus tard, de ne l'avoir pas assez chérie.

Il est vrai qu'à l'âge où la sensibilité s'éveille, à neuf ans, il fut placé comme interne au lycée de

Montpellier, c'est-à-dire « soustrait au cours ordinaire des émotions domestiques par une funeste claustration scolastique ».

Doit-on l'attribuer aux propres réflexions de l'enfant ou aux suggestions de professeurs voltairiens ? Bientôt, malgré toutes les objurgations et les punitions, il se refuse aux pratiques religieuses et il se déclare républicain.

Ayant terminé ses études classiques, il est admis à l'École polytechnique, en 1813, le premier sur la liste de l'examinateur de la région, Francœur, une année avant l'âge prescrit par les règlements. Il emploie cette année en suppléant son professeur Daniel Encontre, malade, pour le cours de mathématiques spéciales au lycée.

A l'École polytechnique, d'après J. Bertrand, il est considéré par tous comme « la plus forte tête de la promotion ».

Mais, en 1816, à la suite de troubles, l'École est licenciée. Il suit alors les cours de la Faculté de médecine de Montpellier.

Malgré ses parents, il revient à Paris. Pour vivre, il donne des leçons de mathématiques. Pendant trois semaines, il est secrétaire de Casimir Périer.

Cependant, il poursuit ses études. Sa faculté de travail, sa mémoire sont prodigieuses.

Il accumule ses matériaux encyclopédiques. Déjà, il marque ce qu'il sera.

Sa première publication semble avoir été un opuscule daté de juin 1816, intitulé : *Rapprochement entre*

le régime de 1793 *et celui de* 1816 *adressé au peuple français*, où il dénonce les violences des Trestaillons de la Terreur blanche.

En 1817, dans une autre « vaine publication », restée introuvable, il formule : « Tout est relatif, voilà le seul principe absolu. »

C'est en 1818 qu'il entre en relations avec le comte H. de Saint-Simon. Pour un recueil périodique dirigé par celui-ci, *la Politique* ou *Essai sur la politique qui convient aux hommes du dix-neuvième siècle*, Auguste Comte écrit quelques articles : « de la liberté de la presse » ; « du budget »...

On sait ce que fut le saint-simonisme. Saint-Simon, élève de d'Alembert, avait tous les défauts des Encyclopédistes sans en avoir les qualités. C'était un génie déséquilibré, un esprit tumultueux et confus, une âme obscure. La plupart de ses disciples, avec Enfantin pour chef, se ridiculisèrent dans les mascarades équivoques de Ménilmontant, les autres se lancèrent dans les grandes affaires industrielles et financières.

S'il n'a rompu tout à fait avec Saint-Simon qu'en 1824, dès 1821 Auguste Comte s'en était détaché. Il ne lui doit rien, sinon un retard dans son développement. C'est au début de ses relations avec Saint-Simon, pendant la très courte période où il en subit l'influence, qu'il eut quelques défaillances des sens. Plus tard, dans le *Catéchisme positiviste*, il écrira que c'est l'enthousiasme qui, alors, le préserva de « la démoralisation sophistique » à laquelle l'expo-

saient « les séductions passagères d'un jongleur superficiel et dépravé ».

Cependant, en 1819, il écrit, sur la constitution de la politique en science positive, *Séparation générale entre les opinions et les désirs*. L'année suivante, paraît une *Sommaire appréciation du passé moderne*.

Son *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour organiser la société* date de 1822. Il fut réimprimé en 1824, après sa rupture définitive avec Saint-Simon, sous le titre, qu'il a déclaré plus tard « prématuré », de *Système de politique positive*. C'est dans cet opuscule qu'il formule, pour la première fois, la loi des trois états qui fonde la sociologie : « Par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances est nécessairement assujettie dans sa marche à passer successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique ou fictif; l'état métaphysique ou abstrait; l'état scientifique ou positif. » Dans sa première leçon du *Cours de philosophie positive*, il ajoutera : « En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher dont le caractère est essentiellement différent, et même opposé : d'abord la méthode théologique; ensuite la méthode métaphysique; enfin la méthode positive. De là trois sortes de philosophies ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes qui s'excluent mutuellement. La première est le point de départ nécessaire de

l'intelligence humaine, la troisième son état fixe et définitif : la seconde est uniquement destinée à servir de transition. »

C'est après un travail de cinq nuits successives, de 7 heures du soir à 10 heures du matin, que furent établies les bases du système de politique positive. Voilà un moment mémorable de l'histoire humaine ! Les conséquences n'en seront jamais épuisées.

Pour Auguste Comte même, cette découverte des lois sociologiques va lui « procurer, dès l'âge de vingt-quatre ans, une véritable unité cérébrale, en faisant intimement converger les deux ordres de tendances, scientifiques et politiques », qui l'avaient jusqu'alors partagé.

Dans ses *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants*, il revient sur la loi des trois états, plus spécialement en ce qui concerne les sciences, et il préconise la formation d'un corps de savants philosophes pour prendre la direction spirituelle au nom de la science positive.

Des *Considérations sur le pouvoir spirituel*, il dira lui-même : « Dès 1826, mon travail décisif sur le pouvoir spirituel avait hautement voué l'ensemble de ma vie à fonder une autorité théorique vraiment digne de diriger l'entière régénération des opinions et des mœurs, en remplaçant définitivement le monothéisme épuisé. Ainsi se termina mon début septénaire, commencé en 1820, par ma première coordination du passé moderne. »

La préparation encyclopédique indispensable à sa

« mission sociale » est achevée. Son « ardeur rénovatrice » le poussera aussitôt « vers la construction directe de la doctrine destinée à terminer l'immense révolution occidentale».

L'époque est favorable. A la fin de sa vie, Comte rappellera que pendant sept ans, de 1821 à 1828, ce fut « le plus honnête, le plus noble, et le plus libéral de tous les régimes » sous lesquels il a vécu.

C'est en 1825, après une méditation continue de quatre-vingts heures qu'il conçoit le plan général de la philosophie positive. Sans doute, Georges Leroy parlait déjà de « science positive » au dix-huitième siècle; Saint-Simon, de « philosophie positive » dès 1802 ; mais, comme l'a fait remarquer judicieusement Pierre Laffitte, « il y a loin entre une proposition entrevue et une proposition démontrée ».

En avril 1826, chez lui, Auguste Comte commence son cours, devant les premiers savants du temps, parmi lesquels Alexandre de Humboldt, Poinsot et de Blainville.

Malheureusement, il venait de se marier avec Caroline Massin, dont la nature morale était loin d'être au niveau d'une vive intelligence. Ce fut, a déclaré Comte, « la seule faute vraiment grave de ma vie ». Un an après cette union fâcheuse, « par un fatal concours de grandes peines morales résultées de cette union et de violents excès de travail », après la troisième séance de son cours, il eut un grave accès d'aliénation mentale qui nécessita son internement dans la maison de santé d'Esquirol. Le traitement

médical ne fit qu'empirer le mal. Après que les médecins l'eussent déclaré incurable, il fut rendu aux siens le 26 novembre 1826. Ceux-ci déjouèrent une tentative de suicide et, grâce à leurs soins affectueux, Auguste Comte guérit rapidement.

Et si bien, qu'en 1828 il put écrire, d'après l'observation de son propre cas, un *Examen du traité de Broussais sur l'irritation et la folie.*

Néanmoins, après l'effort considérable qu'exigeront la préparation de la sociologie positive en 1838 et celle de la politique positive en 1845, il aura encore deux crises cérébrales, bien moins graves toutefois, qu'il surmontera aussitôt par une forte volonté et avec une hygiène mentale et morale appropriée.

Le 4 janvier 1829, il rouvrit son cours auquel assistèrent Navier, Poinsot, le baron J. Fourier, de Blainville, Broussais, Esquirol, Binet, etc...

Son *Cours de philosophie positive* en six volumes fut élaboré de 1830 à 1842 : I. Les préliminaires généraux de la philosophie mathématique (1830). — II. La philosophie astronomique et la philosophie physique (1834-1835). — III. La philosophie chimique et la philosophie biologique (1835). — IV. La partie dogmatique de la philosophie sociale (1839). — V. La partie historique de la philosophie sociale, et tout ce qui concerne l'état théologique et l'état métaphysique (1840-1841). — VI. Le complément de la partie historique de la philosophie sociale et les conclusions générales (1841-1842).

Ce grand ouvrage lui valut les premières adhé-

sions de Lewes et Stuart Mill en Angleterre, du comte de Stirum en Hollande, de Littré en France.

Cependant il est aux prises avec les difficultés ordinaires de la pauvreté. La corporation des intellectuels universitaires et académiques, des spécialistes desséchés, la « pédantocratie », comme il l'appelle, tentera de le réduire par la faim. A son foyer, il n'a aucun réconfort à attendre d'une femme indigne de lui. C'est la persécution qui commence. Il faut qu'elle ait son rôle dans ce drame. Auguste Comte serait moins grand s'il n'avait pas été éprouvé.

D'abord, il donne des leçons particulières de mathématiques. En 1832, sur la proposition de son ami Navier, il est nommé répétiteur d'analyse et de mécanique à l'École polytechnique, puis, en 1837, examinateur d'admission. « Cette fois encore, dit J. Bertrand, un de ses plus perfides ennemis, il excita l'admiration. Les examens de 1837 sont restés légendaires ; on les citait comme un modèle de sagacité et de finesse. Comte apportait une série de questions bien choisies, recueillies pendant vingt années d'enseignement, assez simples pour que tout élève bien instruit pût improviser une solution, assez complexes pour que les meilleurs trouvassent l'occasion de montrer leur supériorité, assez ingénieusement semées de pièges pour que les plus habiles atteignissent seuls le but, sans avoir trébuché sur la route. La salle d'examen était, dès le matin, remplie d'auditeurs, plus d'un maître y venait pour s'instruire, plus d'un curieux désintéressé prenait plaisir aux drames

ingénieux que Comte faisait naître. On avait rencontré l'examinateur sans défaut. » (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre 1896.)

Il fut pourtant révoqué de ces deux fonctions, malgré les ministres Soult et Lamoricière : de celle-ci en 1844 et de celle-là en 1852.

Entre temps, il pose sa candidature à une chaire d'analyse et de mécanique pour laquelle tout le désigne : notamment, il avait occupé cette chaire par suppléance, et le pédantocrate Bertrand convient lui-même que le succès fut éclatant. Aussi, ajoute celui-ci, « les élèves ne comprenaient point qu'on voulût leur donner un autre maître. Le directeur des études, le physicien Dulong... déclarait ses leçons admirables. La sympathie des élèves lui était acquise. Par une démarche sans précédent, qui jamais ne s'est renouvelée, ils envoyèrent deux délégués, chez chacun des membres du conseil, solliciter en faveur d'Auguste Comte. » En outre, il avait publié, en 1843, un remarquable *Traité de géométrie analytique*. On lui préféra pourtant, par deux fois, quelques vagues spécialistes, qui ne doivent qu'à cette circonstance de n'avoir pas été tout à fait oubliés.

Cette basse persécution, qui se poursuivit ensuite par une odieuse conspiration du silence et, quand le silence ne fut plus possible, par une dénaturation de la doctrine régénératrice, eut néanmoins une heureuse conséquence.

Quand le Maître fut sans ressources, ses admirateurs, à l'instigation de Littré, créèrent le subside po-

sitiviste, par souscription annuelle. Dès lors, Auguste Comte put consacrer tout son temps au sublime apostolat qu'il avait assumé.

Sa femme avait déserté plusieurs fois le domicile conjugal, et il lui avait pardonné. Pourtant, en 1842, il la prévint qu'il ne la recevrait plus si elle récidivait encore. C'est ainsi qu'eut lieu la séparation définitive. Le calme, sinon la tendresse féminine, était nécessaire à ses méditations. Il assura une pension suffisante à Caroline Massin qu'il chargea ses disciples de continuer après sa mort.

Auguste Comte avait été l'un des fondateurs de l'Association polytechnique, en 1830, et il fit, sous les auspices de cette œuvre d'enseignement populaire, un cours public et gratuit. Son *Traité philosophique d'astronomie populaire*, qui a pour préambule le *Discours sur l'esprit positif*, réimprimé à part, est le résumé de ce cours (1844).

C'est en 1845 qu'il fait connaissance de Clotilde de Vaux. Sa carrière intellectuelle s'ouvrit en 1822, par la découverte de la loi des trois états, et il aura été Aristote ; sa carrière religieuse va s'ouvrir maintenant, et il sera saint Paul.

Qu'est donc Clotilde de Vaux, qui aura été pour Comte ce que fut Laure pour Pétrarque, Béatrice pour Dante, — avec tout ce qu'Auguste Comte est de plus que Pétrarque et Dante?

Clotilde de Vaux est une jeune femme distinguée qu'un malheur immérité a sanctifiée. Mais ces victimes touchantes ne sont pas exceptionnelles. Ce qui

la place si haut, et l'immortalise, c'est ce qui est inexprimable, mais ce qui est, le culte que le Maître lui voua, l'influence morale qu'il reconnaît en avoir subie, malgré la brièveté de leurs relations.

Elle décéda, un an après leur rencontre, le 5 avril 1846, à 32 ans.

Ce que nous connaissons de Clotilde de Vaux nous montre une jeune femme d'une délicieuse sensibilité, où domine la bonté, et d'une intelligence ouverte, où prévaut la soumission.

Dans une nouvelle, *Lucie*, qu'Auguste Comte a pieusement reproduite en tête du premier volume de sa *Politique*, elle écrit, faisant allusion à sa pénible situation : « Il est indigne des grands cœurs de répandre le trouble qu'ils ressentent. » Elle a dit aussi : « Il faut à notre espèce plus qu'aux autres des devoirs pour faire des sentiments. » Avec Auguste Comte, elle revenait souvent sur ce sujet : « On se lasse de penser et même d'agir : jamais on ne se lasse d'aimer.»

Elle avait lié sa vie à un infâme, et toute sa jeunesse en avait été flétrie. Mais elle ne prenait pas prétexte de cet accident pour attaquer l'institution du mariage. « Victime innocente d'un sort exceptionnel, écrit Comte dans sa dédicace de la *Politique*, tu reconnus dignement que l'indispensable généralité des règles sociales ne doit pas être jugée d'après leurs douloureuses anomalies. Malgré tes injustes souffrances, ta haute raison apprécia bientôt les déclamations frivoles ou sophistiques qui, exclusivement attentives à quelques maux incontestables mais accessoires ou fortuits, entraî-

nent aujourd'hui à altérer radicalement la pureté et la consistance des principaux sentiments humains. »

Quelques minutes avant d'expirer, elle disait : « Comte, souviens-toi que je souffre sans l'avoir mérité ! »

Il s'en est souvenu.

« Ah ! si ma raison pouvait jamais rétrograder jusqu'à cet état théologique qui ne convient qu'à l'enfance de l'humanité, écrit-il encore dans sa dédicace, cette catastrophe suffirait pour me faire rejeter avec indignation l'optimisme providentiel qui prétend consoler nos misères en nous prescrivant la stupide admiration des plus affreux désordres. Toi, victime toujours innocente, qui presque jamais ne connus de la vie que ses plus intimes douleurs, tu es frappée au moment où commençait enfin ton digne bonheur personnel, étroitement lié à une haute mission sociale ! Et moi-même, quoique moins pur, méritais-je, après tant d'injustes souffrances, d'être ainsi frustré de la tardive félicité réservée à une existence solitaire, constamment vouée, dès le début, au service fondamental de l'humanité ? »

Mais il l'a associée subjectivement à son apostolat, et tous les hommes de tous les temps les confondront dans la même vénération.

Le *Discours sur l'ensemble du positivisme*, préambule de la *Politique*, parut en 1848, avec l'épigraphe : « Réorganiser sans Dieu ni roi, par le culte de l'Humanité. »

C'est de 1851 à 1854 que fut imprimé l'ouvrage capital d'Auguste Comte, où converge toute sa pensée et tous ses efforts, le *Système de politique positive instituant la religion de l'humanité*, en quatre volumes : I. Discours sur l'ensemble du positivisme et introduction fondamentale (1851). — II. Statique sociale ou traité abstrait de l'ordre humain (1852). — III. Dynamique sociale ou traité général du progrès humain (1853).— IV. Tableau systématique de l'avenir humain (1854).

L'essentiel était fait. Néanmoins, l'*Appel aux conservateurs*, complément du *Catéchisme positiviste* (1852), paraît en 1855. Celui-ci s'adressait aux gouvernés, surtout aux femmes et aux prolétaires ; celui-là aux gouvernants.

En 1856 est édité le premier volume de la *Synthèse subjective ou Système Universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité* : « Système de logique positive ou Traité de philosophie mathématique ». Ce fut aussi le dernier. Les deux autres volumes restaient à écrire quand il mourut le 5 septembre 1857. Ces deux volumes, dont il n'a laissé que les plans, devaient être : II. Traité de morale théorique, instituant la connaissance positive de la nature humaine, et de morale pratique ou théorie positive de l'éducation ; III. Système d'industrie positive ou traité de l'action totale de l'humanité sur la planète.

Il avait 59 ans. Il lui restait donc près de « dix années de pleine vigueur cérébrale avant de prendre une sage retraite ». Et dans ces dix années, il se proposait d'élaborer, outre les deux derniers volumes de

sa *Synthèse subjective*, une *Philosophie première*, expliquant les lois générales de l'entendement et les lois universelles du monde, et une *Philosophie troisième* opérant la coordination scientifique de la raison concrète.

Auguste Comte a été inhumé au Père-Lachaise. Son appartement, 10, rue Monsieur-le-Prince, où il habitait depuis seize ans, a été conservé dans le même état. Il est resté un but de pèlerinage pour tous ceux qui savent reconnaître ce qu'ils doivent aux grands serviteurs de l'Humanité.

I

SES DISCIPLES

Le Maître avait chargé de l'exécution de son testament treize de ses disciples, sous la présidence de Pierre Laffitte.

Un seul survit. C'est le vénérable docteur Georges Audiffrent. Depuis soixante ans, sa foi n'a rien perdu de son ardeur. On salue cette rare persévérance.

Né le 22 juillet 1823, à Saint-Pierre (Martinique), Georges Audiffrent fut élève à l'École polytechnique de 1842 à 1845, alors qu'Auguste Comte était encore répétiteur. L'élève étudia les six volumes de la *Philosophie*, et il devint un disciple. C'est sur le conseil de Comte, qui lui témoigna toujours une paternelle affection, et sous sa direction, qu'Audiffrent entreprit ensuite ses études médicales. En 1854, celui-ci prouva son dévouement en se chargeant des frais d'impression du quatrième volume de la *Politique*.

Le disciple resta auprès du Maître durant la mala-

die qui devait l'emporter et il reçut ses ultimes pensées.

On doit au docteur Georges Audiffrent quelques ouvrages remarqués : *Du cerveau et de l'innervation; Des maladies du cerveau et de l'innervation; Saint Paul et son œuvre; Appel aux médecins; Théorie de la vision*, etc., et de nombreux opuscules de propagande.

Aujourd'hui, malade, dans un petit village de Vaucluse, l'éminent vieillard, oubliant ses souffrances, n'exprime à ses amis que le regret de n'avoir pu faire tout ce qu'il eût voulu pour la religion de l'Humanité.

Auguste Comte avait désigné Pierre Laffitte pour présider l'exécution testamentaire. Les positivistes le reconnurent ensuite pour leur Directeur. Malgré quelques protestations, puis de déplorables scissions, il exerça ce ministère presque jusqu'à sa mort, survenue le 4 janvier 1903. Pendant les derniers mois, M. Charles Jeannolle, désigné par lui, le remplaça.

Pierre Laffitte aura été certainement un des cerveaux les plus remplis et les mieux organisés de ce temps. Il savait tout ce qu'il est utile de savoir, dans toutes les sciences, et même un peu plus. Éloquent, spirituel, voire sarcastique, c'était un excellent diffuseur d'idées, un filtreur d'abstractions sans pareil. Il ne fut pas, malheureusement, à un égal degré, et même à aucun degré, un susciteur d'enthousiasmes, un propulseur d'énergies.

Pauvre comme son Maître, contraint à courir le

cachet des leçons de mathématiques pour vivre, il accepta simplement un poste de devoir, en se refusant dès lors, à jamais, toutes les satisfactions d'ambition et de fortune auxquelles il pouvait prétendre. Par là, quelle que soit l'opinion qu'on puisse avoir sur son action, il a droit au respect de tous, et particulièrement des positivistes.

Certes, il eût pu jouer un rôle brillant et profitable, dans les premiers temps de notre République surtout, celui que Gambetta et Jules Ferry venaient consulter sur les grands problèmes que soulevaient alors l'organisation démocratique et l'éducation publique à entreprendre. Ce hautain désintéressement d'un philosophe qui ne se piquait point de stoïcisme fait passer quelques insuffisances de caractère, voire quelques erreurs de sentiment.

Il a manqué à Pierre Laffitte ce qu'Auguste Comte avait tant, ce qu'on retrouve si bien chez son vieux fidèle Audiffrent, l'élan du cœur, la flamme qui échauffe les âmes, l'amour qui exalte les dévouements. N'est-ce pas en cultivant surtout le dévouement que le positivisme renonce à la dévotion ?

Pierre Laffitte avait une nature d'intellectuel. Il a beaucoup plus admiré Auguste Comte qu'il ne l'a aimé vraiment. C'est avec son cerveau, parce qu'il était très intelligent, bien supérieur à Littré, qu'il s'est voué à une doctrine d'altruisme, à la religion de l'Humanité, non avec son cœur. Il est resté célibataire, et c'est fâcheux : la douceur d'une influence féminine lui fit défaut. Or l'intelligence guide mal

les actes, lors même qu'elle s'élève assez pour entendre qu'elle se doit soumettre. Auguste Comte avait bien vu le point faible de cette nature d'élite : tout en reconnaissant les grandes qualités de Pierre Laffitte, plusieurs fois il avait exprimé la crainte que son caractère ne fût pas à la hauteur de la mission considérable qu'il lui destinait.

Puissant penseur lui-même, puisqu'il a pu achever l'œuvre de son Maître, Pierre Laffitte n'a été qu'un médiocre apôtre. Habile à clarifier les idées les plus abstruses et à les faire pénétrer dans les esprits qui se trouvaient en contact avec lui, par accident, il n'a jamais su rassembler tous ceux qui ont soif de comprendre, ni faire vibrer les cœurs et les conquérir.

Or, au point où en était le positivisme après la mort de son immortel fondateur, ceci importait plus que cela.

Les mesquines questions de personnalités qui divisent actuellement le petit groupe parisien attestent cette insuffisance de Pierre Laffitte, même auprès de ceux qui ont le plus vécu dans son intimité. Il ne rayonnait point.

Ceux-là mêmes qu'il a formés sous son abat-jour n'ont pu assez se pénétrer, à tout le moins pour y conformer leur conduite, de ce principe essentiel, si bien établi par Auguste Comte, dans sa *Politique*, et qu'il faut leur rappeler dans les meilleurs termes :

« La vraie prééminence personnelle est tellement rare que la vie sociale se consumerait en débats stériles et interminables si l'on prétendait conférer toujours chaque fonction à son meilleur organe, de

manière à déposséder souvent le fonctionnaire primitif, sans égard aux conditions d'exercice. Une telle tendance serait profondément perturbatrice, même dans la hiérarchie spirituelle, où l'aptitude est mieux jugeable. Mais il y a toujours beaucoup d'avantages moraux, sans aucun danger politique, de manifester, en chaque cas décisif, combien diffèrent l'ordre de puissance et l'ordre de mérite. L'estime ainsi accordée au plus digne ne compromet point l'autorité du plus puissant. Quoique saint Bernard fût plus considéré qu'aucun pape contemporain, il savait, comme simple abbé, respecter toujours la hiérarchie ecclésiastique. Saint Paul avait déjà caractérisé encore mieux un tel devoir, en reconnaissant la suprématie officielle d'un apôtre dont il ne pouvait se dissimuler l'infériorité d'esprit et de cœur. Toutes les corporations régulières, civiles ou militaires, offrent, à un moindre degré, de fréquents exemples d'une semblable conciliation entre l'ordre abstrait des individus et l'ordre concret des offices. Le contraste des deux classements cesse alors d'être subversif, et concourt au perfectionnement moral de tous, en même temps qu'il vérifie l'imperfection nécessaire d'un organisme aussi compliqué. »

Les œuvres de Pierre Laffitte sont peu nombreuses, mais substantielles, quoique souvent écrites avec négligence : *Cours de philosophie première* en deux volumes : I. Théories générales de l'entendement. — II. Lois universelles du monde ; *Les grands types de l'Humanité*, en trois volumes : I. La théocratie. —

II. L'Antiquité gréco-romaine. — III. Le Catholicisme : *Considérations sur l'ensemble de la civilisation chinoise*, plus quelques opuscules et quantité d'articles dans la *Revue Occidentale.*

Si Pierre Laffitte n'a pas fait tout le bien qu'il eût pu, dans sa situation, avec ses moyens, on peut dire que Littré, renié d'ailleurs par Comte dès 1851, et tous « les positivistes incomplets » qui « pour se dire intellectuels n'en sont pas plus intelligents » ont fait tout le mal qu'ils pouvaient.

Ils ont émis, on le sait, la grotesque prétention d'être plus positivistes qu'Auguste Comte lui-même, en ne retenant de son œuvre que son support, le *Cours de Philosophie positive*, et la méthode objective, — la Politique, la Morale, la Religion et la méthode subjective étant selon eux en contradiction avec le positivisme même, autrement dire les pitoyables élucubrations d'un esprit que la sénilité fait régresser jusqu'au mysticisme.

La situation académique à laquelle est parvenue Littré a donné du poids à ces odieuses autant qu'ineptes insinuations et les a répandues dans le public. Cette opinion est encore partagée par tous ceux qui n'ont qu'une connaissance toute superficielle du positivisme, ce qui ne les gêne nullement, — au contraire, — pour en juger par paroles et par écrits. Elle est entretenue et propagée, d'ailleurs, par nombre d'universitaires et par les journalistes, « ces gens, disait Comte, qui tranchent dans la sociologie et qui ne savent pas l'arithmétique ».

La religion, la politique et la philosophie positives s'enchaînent et se tiennent. La pensée de Comte, comme toute sa vie, manifeste une admirable unité dans la continuité.

Un universitaire pourtant, M. Lévy-Bruhl, le reconnaît, dans un livre où il ne veut traiter que de ce qui ne brûle pas, j'entends *la Philosophie d'Auguste Comte* : « Il n'y a qu'une et non pas deux doctrines d'Auguste Comte. Depuis les opuscules de sa vingtième année jusqu'à la *Synthèse subjective*, c'est une même pensée qui se développe. » Au reste, Comte avait répondu à ses détracteurs en ajoutant, comme appendice à sa *Politique*, six opuscules de sa prime jeunesse. Toute sa doctrine s'y trouve ébauchée.

M. Lévy-Bruhl a reconnu également que les deux méthodes, objective et subjective, chez Comte, loin de se combattre, s'accordent et se complètent, « comme font aussi les deux « carrières » qu'elles caractérisent. »

Dans la première, l'esprit prévaut ; dans la seconde, le cœur domine. D'abord, objectivement, en savant, il va du monde à l'homme ; ensuite, subjectivement, en philosophe, il va de l'homme au monde. Il y a autant de positivité ici que là. Et il n'y en a pas moins quand il interpose entre le monde et l'homme, pour relier celui-ci à celui-là, l'Humanité.

« J'ai systématiquement voué ma vie, dit-il dans sa *Politique*, à tirer enfin de la science réelle les bases nécessaires de la saine philosophie, d'après laquelle je devais ensuite construire la vraie religion. »

Après avoir réglé l'intelligence en l'organisant, il

y avait à satisfaire les sentiments en les réglant. « La systématisation des sentiments, écrivait-il à Stuart Mill, est la suite nécessaire de celle des idées, et la base indispensable de celle des institutions. »

On peut comprendre par cœur la Religion positive sans avoir étudié la Philosophie positive; mais il n'est pas possible d'entendre celle-ci congrûment si l'on ne va pas jusqu'à la Politique et la Religion.

III

QUELQUES APPRÉCIATIONS

Pour tous les esprits clairvoyants, non prévenus, Auguste Comte est, à tout le moins, le plus grand penseur du dix-neuvième siècle, celui dont l'influence s'est fait sentir le plus, en profondeur aussi bien qu'en largeur, dans tous les ordres d'activité intellectuelle. Même ceux qui ne prononcent jamais son nom restent imprégnés de sa pensée.

Le 7 août 1859, Sainte-Beuve écrivait à Pierre Laffitte :

... Vous résumez les doctrines d'une École qu'on doit respecter et connaître, qui possède assurément bien des vérités, et qui peut-être en effet (c'est dans ce peut-être qu'est ma plus forte réserve) a plus que toute autre la clef de l'avenir. *Peut-être* et *qui sait* ? J'en suis là encore.

Dans son livre *la Philosophie d'Auguste Comte*, M. Lévy-Bruhl nous dit:

Par sa philosophie proprement dite, Comte est un

« homme représentatif » de son siècle tout entier. Est-il nécessaire de le prouver ? L'histoire intellectuelle de ce siècle en témoigne à chaque pas. De tous les systèmes nés en France au dix-neuvième siècle, celui-là est le seul qui ait franchi les frontières et qui ait fortement marqué de son empreinte des penseurs étrangers. La philosophie de Comte fut accueillie d'abord, en Angleterre et en Hollande, avec plus de sympathie qu'en France même. Stuart Mill, Herbert Spencer, Georges Lewes, Georges Eliot, nombre de philosophes et d'écrivains anglais s'en sont plus ou moins inspirés. Aujourd'hui encore, elle est défendue en Angleterre par des hommes de grand talent. Aucun philosophe allemand, il est vrai, n'a eu avec Comte les mêmes relations personnelles que Stuart Mill ; mais, en fait, depuis trente ans, l'esprit positif a gagné de proche en proche dans les universités allemandes. Il suffit, pour s'en convaincre, de voir comme la métaphysique y est délaissée, et quelle méthode y pratiquent les sciences morales et sociales. Dans les pays latins des deux hémisphères, l'influence de Comte s'est exercée avec plus de force encore, en Espagne, au Portugal, dans l'Amérique du Sud. Enfin l'Amérique du Nord a aussi ses Sociétés positivistes. Déjà Comte, de son vivant, y avait trouvé quelques-uns de ses disciples les plus dévoués.

En France, la philosophie positive a eu pour « véhicule » principal les œuvres des deux écrivains qui furent en leur temps les plus aimés du public. Renan et Taine, sans être positivistes, ont peut-être fait plus pour la diffusion des idées et de la méthode de Comte que Littré et les autres positivistes ensemble... Renan a parlé de Comte avec une extrême sévérité, et non sans quelque dédain. Il avouait cependant que Comte serait sans doute plus tard un des noms les plus significatifs de ce siècle, et il avait lui-même subi fortement son influence...

Ces deux exemples suffiront peut-être pour montrer le point de diffusion extrême qu'a atteint l'esprit positif.

Cet esprit s'est si intimement mêlé à la pensée générale de notre temps qu'on ne l'y remarque presque plus, comme on ne fait pas attention à l'air qu'on respire. L'histoire, le roman, la poésie même en ont reflété l'influence, et, après l'avoir reçue, ont contribué à la répandre. La sociologie contemporaine est née de Comte ; la psychologie scientifique, dans une certaine mesure, procède aussi de lui. De tous ces signes, il n'est sans doute pas téméraire de conclure que la philosophie positive exprime quelques-unes des tendances les plus caractéristiques de notre siècle.

M. Hector Denis écrit dans une appréciation de *l'Œuvre d'Auguste Comte et son influence sur la pensée contemporaine*:

Comte fut le représentant sans égal du génie organique de la France, et l'un des plus humains *des hommes représentatifs* de ce siècle et de tous les siècles.

Enfin, M. Émile Faguet, dans *la Revue des Deux-Mondes* des 15 juillet et 1er août 1905, apprécie ainsi Auguste Comte:

...C'est quelque chose surtout que de faire penser, et Auguste Comte est merveilleux pour cela ; c'est le semeur d'idées et l'excitateur intellectuel le plus puissant qui ait été en notre siècle, le plus grand penseur, à mon avis, que la France ait eu depuis Descartes...

L'influence d'Auguste Comte sur les idées de notre temps a été immense : Adopté presque entièrement par Stuart Mill ; s'imposant, quoi qu'on en ait dit, à Spencer, ou, comme il arrive, coïncidant avec lui et s'engrenant à lui d'une manière singulièrement précise ; dominant d'une façon presque tyrannique la pensée de Renan en ses premières démarches, comme on le voit par *l'Avenir de la*

science ; inspirant jusque dans ses détails l'enquête philosophique, historique et littéraire de Taine ; se combinant avec l'évolutionnisme, qui peut être considéré comme n'étant qu'une transformation, — son système a rempli toute la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et on l'y rencontre ou tout pur, ou à peine agrandi, ou légèrement redressé, ou un peu altéré, à chaque pas que l'on fait dans le domaine de la pensée moderne. Il a rendu d'éclatants services à l'esprit humain. Personne n'a mieux tracé les limites respectives de la science, de la philosophie, de la religion et marqué le point où l'une doit s'arrêter, où l'autre commence, le point aussi où l'une, sans s'en douter, prend l'esprit et la méthode de l'autre, avec péril de tout brouiller et de tout confondre...

Ailleurs, dans *la Revue bleue*, du 8 août 1896, M. Émile Faguet dit encore :

Comte et son siècle, ce devrait être le titre du dernier livre de M. Alfred Fouillée, intitulé : *le Mouvement positiviste et la Conception sociologiste du monde.* Ce que ce livre démontre le plus, c'est qu'Auguste Comte n'est ni plus ni moins que le roi de la pensée au dix-neuvième siècle. Il est un monument élevé à la gloire de notre grand philosophe, celui que la postérité considérera sans doute comme la plus grande gloire française du dix-neuvième siècle.

On pourrait multiplier de telles appréciations. Celles-ci suffisent. D'autant plus que, si élogieuses qu'elles soient, pour un positiviste, Auguste Comte est plus encore. Plus et mieux.

IV

L'HOMME

Disciples incomplets, les intellectuels ont présenté un positivisme à leur mesure de petits bourgeois : froid, sec, incolore, utilitaire, matérialiste, — sans âme...

Il faut qu'on le sache enfin. La doctrine qui incorpore tout le passé dans le présent pour préparer dignement l'avenir n'est pas un système étriqué de savantasses. Elle est humaine, elle est vivante, elle est largement ouverte à tous ceux qui ont encore assez de santé morale et mentale pour savoir se subordonner à ce qui est plus qu'eux-mêmes. Son prodigieux constructeur n'était pas seulement un génie par l'intelligence, mais un héros par la volonté et un saint par le cœur. Il comprenait toute la nature humaine, dont il était une magnifique quintessence, et il n'a rien omis pour l'exalter dans toutes ses nobles dispositions.

M. Gaston Deschamps a écrit :

Le défaut principal de la religion comtiste, c'est une certaine indifférence en matière d'esthétique, de poésie et d'art. Je regrette de ne point voir, chez les positivistes, un plus vif souci de style. Leur illustre chef, Auguste Comte, avait une telle confiance dans la vertu de ses doctrines, qu'il les dépouilla systématiquement de toutes les grâces du langage. Lui et ses disciples affectèrent une façon d'écrire qui écarta de leurs ouvrages bon nombre d'intelligences bienveillantes et rebutées. Il y a quelque chose de janséniste dans l'appareil volontairement massif et terne où ils maçonnèrent leurs démonstrations.

Sans doute, Auguste Comte n'écrivait point comme un normalien. Mais est-ce bien là l'unique critère, ainsi que les normaliens aiment à le laisser entendre ?

Le style d'Auguste Comte est approprié à son sujet, et spontanément. Dans chaque phrase il y a de la substance, et elle en contient tout ce qu'elle peut contenir. C'est par là seulement qu'il est obscur au lecteur peu attentif. En réalité, il est toujours d'une splendide clarté, pour tous. Chaque mot est pensé et donne à penser. Aucun n'est à retrancher. Nul n'est à ajouter. N'est-ce point tout l'art d'écrire ? Art difficile, certes, et qui n'est point à la portée des scribomanes. Il y a tels aphorismes de Comte qui valent en beauté émouvante les plus beaux vers des plus grands poètes. La pensée a sa beauté, et elle est plus certaine, plus haute, plus pure, plus durable que la sonorité plus ou moins harmonieuse des syllabes ou la perversité maladive des ironies faciles. Maurice

Barrès, qui est un juge auquel on s'en peut référer, considère Auguste Comte comme un maître écrivain.

Comment a-t-on pu croire indifférent aux formes celui qui n'était indifférent à rien de ce qui est humain, de ce qui peut purifier, ennoblir l'homme et accroître sa joie sociale ?

Dans la bibliothèque positiviste, qu'il compose de 150 volumes, il recommande 30 volumes de poètes. A son disciple Célestin de Blignères, il écrit : « Apprenez l'italien en lisant Dante, Arioste et Manzoni, puis l'espagnol en lisant de même Calderon et Cervantès : laissez dormir vos langues du Nord pendant quelques années. Mais habituez-vous surtout à ne jamais lire que des chefs-d'œuvre, que vous vous rendrez familiers par un recours périodique : si vous lisiez des médiocrités, votre initiation esthétique avorterait. Comme transition aux lectures morales, je vous recommande la pratique journalière de l'*Imitation*, dans l'original et dans Corneille. Voyez-y un admirable poème sur la nature humaine, et lisez-le en vous proposant de remplacer Dieu par l'Humanité. Cela deviendra une force féconde de nobles jouissances et d'intimes améliorations. »

Nonobstant la sottise courante, il est certain qu'Auguste Comte a eu toujours le souci de la forme de ses ouvrages. Ses « négligences », qui sont parfois des trouvailles, ne sont pas « systématiques », mais nécessitées par la préoccupation d'achever une œuvre colossale qui représente l'accomplissement de deux « carrières ». Malgré sa précocité, une rigou-

M. Gaston Deschamps a écrit :

Le défaut principal de la religion comtiste, c'est une certaine indifférence en matière d'esthétique, de poésie et d'art. Je regrette de ne point voir, chez les positivistes, un plus vif souci de style. Leur illustre chef, Auguste Comte, avait une telle confiance dans la vertu de ses doctrines, qu'il les dépouilla systématiquement de toutes les grâces du langage. Lui et ses disciples affectèrent une façon d'écrire qui écarta de leurs ouvrages bon nombre d'intelligences bienveillantes et rebutées. Il y a quelque chose de janséniste dans l'appareil volontairement massif et terne où ils maçonnèrent leurs démonstrations.

Sans doute, Auguste Comte n'écrivait point comme un normalien. Mais est-ce bien là l'unique critère, ainsi que les normaliens aiment à le laisser entendre ?

Le style d'Auguste Comte est approprié à son sujet, et spontanément. Dans chaque phrase il y a de la substance, et elle en contient tout ce qu'elle peut contenir. C'est par là seulement qu'il est obscur au lecteur peu attentif. En réalité, il est toujours d'une splendide clarté, pour tous. Chaque mot est pensé et donne à penser. Aucun n'est à retrancher. Nul n'est à ajouter. N'est-ce point tout l'art d'écrire ? Art difficile, certes, et qui n'est point à la portée des scribomanes. Il y a tels aphorismes de Comte qui valent en beauté émouvante les plus beaux vers des plus grands poètes. La pensée a sa beauté, et elle est plus certaine, plus haute, plus pure, plus durable que la sonorité plus ou moins harmonieuse des syllabes ou la perversité maladive des ironies faciles. Maurice

Barrès, qui est un juge auquel on s'en peut référer, considère Auguste Comte comme un maître écrivain.

Comment a-t-on pu croire indifférent aux formes celui qui n'était indifférent à rien de ce qui est humain, de ce qui peut purifier, ennoblir l'homme et accroître sa joie sociale ?

Dans la bibliothèque positiviste, qu'il compose de 150 volumes, il recommande 30 volumes de poètes. A son disciple Célestin de Blignères, il écrit : « Apprenez l'italien en lisant Dante, Arioste et Manzoni, puis l'espagnol en lisant de même Calderon et Cervantès : laissez dormir vos langues du Nord pendant quelques années. Mais habituez-vous surtout à ne jamais lire que des chefs-d'œuvre, que vous vous rendrez familiers par un recours périodique : si vous lisiez des médiocrités, votre initiation esthétique avorterait. Comme transition aux lectures morales, je vous recommande la pratique journalière de l'*Imitation*, dans l'original et dans Corneille. Voyez-y un admirable poème sur la nature humaine, et lisez-le en vous proposant de remplacer Dieu par l'Humanité. Cela deviendra une force féconde de nobles jouissances et d'intimes améliorations. »

Nonobstant la sottise courante, il est certain qu'Auguste Comte a eu toujours le souci de la forme de ses ouvrages. Ses « négligences », qui sont parfois des trouvailles, ne sont pas « systématiques », mais nécessitées par la préoccupation d'achever une œuvre colossale qui représente l'accomplissement de deux « carrières ». Malgré sa précocité, une rigou-

reuse méthode, un travail acharné, il n'aurait pu y suffire s'il s'était astreint à récrire les manuscrits ou à les corriger. Mais dès qu'il a été moins pressé, au fur et à mesure que le superbe monument de sa pensée et de son cœur s'édifiait, il a apporté plus de soin à sa rédaction. Dans la préface du quatrième volume de la *Politique*, il écrit : « Le besoin d'accélération ayant cessé, je m'efforçai, dès le début du présent traité, d'en mieux soigner la rédaction, tout en persistant à me dispenser de rien récrire. Les juges les plus difficiles ont été jusqu'ici satisfaits de l'efficacité croissante d'une telle sollicitude, et j'espère que le volume final confirmera cette appréciation. En se bornant à développer les pensées d'autrui, les littérateurs peuvent concentrer leurs facultés sur le perfectionnement de la diction. Cet exercice les dispose à juger trop sévèrement ceux qui, forcés d'élaborer des conceptions nouvelles avec un langage ancien, ne sauraient guère éviter une rédaction peu satisfaisante, où l'on flotte entre la diffusion et la confusion. Quand une méditation plus profonde, qui ne peut s'accomplir que d'après la manifestation primitive, a lié les créations spéciales aux germes universels représentés dans la langue, cette imperfection cesse spontanément, outre que le public est mieux initié. »

Voici les prescriptions qu'il s'impose pour les dernières parties de la *Politique* : « Afin d'éviter les phrases trop longues, je n'ai jamais permis qu'aucune excédât deux lignes manuscrites, ou cinq imprimées. L'œil et l'esprit ont obtenu des haltes convenables, en

restreignant à sept phrases la plus grande extension de mes alinéas, qui ne sont pas seulement typographiques. Sans que la prose doive aspirer à la perfection musicale de la poésie, je me suis efforcé de l'en rapprocher en m'interdisant tout hiatus, même entre deux phrases et deux alinéas. J'ai d'ailleurs évité de reproduire un mot quelconque, non seulement envers chaque phrase, mais pour deux phrases consécutives, même en changeant d'alinéa ; sauf quant aux monosyllabes auxiliaires.

« En pratiquant ces obligations volontaires, j'ai toujours senti combien il importe d'appliquer partout la règle de Descartes sur la scrupuleuse observance des institutions artificielles, qu'il assimile justement aux lois naturelles, quelque indifférentes qu'elles semblent d'abord. Cette discipline, non moins salutaire à l'esprit qu'au cœur, repose sur une vraie connaissance de la constitution humaine, où le perfectionnement dépend surtout de la soumission. Son efficacité littéraire se trouve pleinement vérifiée d'après la supériorité du style poétique, plus entravé que la diction vulgaire. Quand l'habitude m'a suffisamment facilité ce nouveau joug, il est devenu la source continue d'améliorations imprévues, non seulement envers le discours mais même pour la pensée. Les imperfections littéraires étant les mieux appréciables et les plus modifiables, leur rectification surmonte davantage l'inertie spontanée de notre intelligence, nous sommes ainsi poussés à perfectionner la conception en revenant sur l'expression. »

Poursuivant cette systématisation, il annonce même la fondation « d'une sorte d'algèbre universelle, propre à faciliter autant la pensée, envers un domaine quelconque, que le permet l'algèbre actuelle quant aux méditations sur la quantité ». Ce nouvel algorithme, qui sera « l'écriture de la sociocratie », condensera l'écriture alphabétique comme l'ancien condensa l'écriture hiéroglyphique. Dans la *Synthèse subjective*, un an avant sa mort, il exposa ce système de composition.

Comme son écriture, mieux encore, l'effort continu de sa pensée, sa méthode décèlent l'homme.

J'ai rappelé comment il eut trois crises cérébrales, après l'élaboration de l'ensemble de sa Philosophie, de sa Sociologie et de sa Politique, c'est-à-dire après chaque contention intense et prolongée excessive. Il avait accoutumé de dire que les grandes découvertes de la pensée exigent une telle concentration de toutes les facultés mentales, un effort aussi héroïque.

Ce qui est non moins admirable, c'est cette continuité, sans exemple peut-être, dans la même ligne voulue, vers le même but entrevu, depuis l'adolescence jusqu'au dernier souffle, et qui fera toujours penser aux belles paroles d'Alfred de Vigny. « Qu'est-ce qu'une grande vie ? Une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. »

Pierre Laffitte l'a noté judicieusement :

On peut remarquer une marche constante dans toutes les constructions mentales d'Auguste Comte. Il pose d'abord un germe, quelquefois un germe très développé ; puis il le développe ensuite graduellement, d'année en année, et souvent à de bien longs intervalles, avec une persévérance inflexible. L'on constate ainsi la solidité et la sécurité de son esprit dans ses premières vues, en même temps que la fermeté à en poursuivre les conséquences. On a ainsi le spectacle de ce rare concours de la plus haute intelligence avec un caractère inébranlable, concours qui donne un caractère propre aux constructions de ce grand génie.

Sa sensibilité n'en fut pas émoussée. Plus il donnait de soi à l'humanité, plus il l'aimait. Sa devise : « Vivre pour autrui », il nous a montré comment on la doit entendre pour s'en inspirer.

M. Hector Denis, un élève de Littré pourtant, s'est laissé aller à écrire :

A l'humanité, il y pensait perpétuellement, même à travers les plus arides parties de *la Philosophie positive*, et le plus douloureux sentiment qu'il ait exprimé vingt ans après dans sa correspondance, c'est qu'on eût pu douter de la tendresse de son cœur. Dans un passage vraiment sublime, il rappelle qu'un lecteur n'avait pu retenir ses larmes à la lecture d'une page de *la Philosophie positive*, où Comte retraçait la perspective qu'il rêvait pour la grandeur de l'homme, et il ajoute qu'à la vérité, ce passage, il l'avait écrit tout en larmes lui-même.

Mais pour bien apprécier son cœur, il faut lire les pages émues qu'il a consacrées, dans la préface de la *Politique*, à ses « trois anges gardiens » : sa mère, Rosalie Boyer ; son amie, Clotilde de Vaux ; sa gouvernante, Sophie Bliot :

« Ma noble et tendre mère, que j'ai perdue depuis

quatorze ans, fut réellement la première source de toutes mes qualités essentielles, non seulement du cœur, mais aussi de caractère, et même d'esprit. Néanmoins, j'avoue humblement ici que je ne l'ai jamais autant aimée que l'exigeaient ses vertus et ses malheurs. Cette insuffisante tendresse ne lui fut pas même assez témoignée, d'après la mauvaise honte de paraître trop sensible qu'inspire l'éducation actuelle. Or, le culte de ma sainte compagne a seul ranimé celui de ma digne mère. La vénérable image de Rosalie Boyer s'est de plus en plus combinée avec l'aimable présence de Clotilde de Vaux. D'abord dans ma visite hebdomadaire à la tombe chérie, et ensuite pendant mes prières quotidiennes. Ces deux anges si concordants, qui présidèrent aux deux phases extrêmes de mon initiation morale, seront, j'espère, à jamais réunis par la reconnaissance de l'humanité envers l'ensemble de mes services. Leur commune adoration indique l'heureuse tendance de mon culte principal à se répandre naturellement sur tous les êtres dignes d'une telle adjonction. Je ne pouvais puiser ailleurs cette tardive compensation de mes torts filiaux, ni la force de les avouer publiquement.

« Cette double garde subjective se trouva complétée par la sainte influence objective que mon cœur reçoit journellement de l'éminente prolétaire qui daigna se vouer à mon service matériel sans soupçonner qu'elle m'offrirait aussi un admirable type moral. Son heureuse impuissance de lire fait mieux ressortir, non seulement sa supériorité affective, mais encore la

rectitude et la pénétration de son esprit, qui a spontanément utilisé toutes les leçons d'une sage expérience féminine. Une telle providence ranime, à son insu, l'impulsion morale de mes deux autres anges, par le doux spectacle permanent de notre état normal, l'activité et l'intelligence librement subordonnées au sentiment. Si l'adoption légale était moins entravée, dix années d'une appréciation décisive me permettraient aujourd'hui de proclamer Sophie Bliot comme la fille de mon choix. Quoique cette satisfaction me soit interdite, tous les bons esprits unis à des cœurs honnêtes m'en accorderont l'équivalent moral, et la postérité sanctionnera ma juste reconnaissance. Celle que ma sainte compagne chérissait comme une excellente sœur aurait aussi gagné le cœur de ma pieuse mère. Le vertueux ensemble de ces trois admirables types féminins m'excite spécialement à cultiver chacun des trois instincts sympathiques, l'attachement entre les égaux, la vénération pour les supérieurs et la bonté envers les inférieurs. Mes affections journalières confirment ainsi l'intime réalité de ma conception générale du véritable état social, où l'ordre normal résultera surtout d'une double combinaison des philosophes avec les femmes et avec les prolétaires. »

Comme le catholicisme, le positivisme s'ouvre à tous ceux qui ont des besoins de sentiment. Auguste Comte nous le dit dans le *Catéchisme positiviste* : « Quelque lointain que soit, hélas ! l'imposant souvenir du parfait catholicisme qui domina ma noble

et tendre mère, il me poussera toujours à faire prévaloir, mieux que dans ma jeunesse, la culture continue du sentiment sur celle de l'intelligence et même de l'activité. »

Ainsi, le positivisme, qui est une religion, ne saurait être antireligieux, — même à l'égard des formes théologiques de la religion.

Dans son *Cours*, Auguste Comte avait dit déjà : « Pour quiconque a approfondi l'étude de l'humanité, l'amour universel tel que l'a conçu le catholicisme importe encore plus que l'intelligence elle-même, dans l'économie de notre existence individuelle ou sociale, parce que l'amour utilise au profit de chacun et de tous jusqu'aux moindres facultés mentales, tandis que l'égoïsme dénature ou paralyse les plus éminentes dispositions. »

Ce que le Maître a toujours méprisé justement, ce sont « les sectes indisciplinables qui, sous les vagues dénominations de déiste, panthéiste, et même athée, ne s'accordent, en maintenant la synthèse absolue, qu'à la priver de toutes ses garanties mentales et morales. Quand ces fois sans culte deviennent assez intenses pour éviter l'état purement négatif, elles restent autant impropres à rallier qu'à régler, et n'aboutissent qu'à consacrer l'individualisme complet. Plus hostiles que toutes les autres à la religion positive, ces âmes heureusement exceptionnelles, aspirent à la plus profonde rétrogradation, en rêvant la confusion, théocratique ou pédantocratique, des deux pouvoirs provisoirement séparés au moyen âge ».

On sait que, par l'intermédiaire de son disciple et ami, Alfred Sabatier, Auguste Comte adressa un appel au général des Jésuites pour « que tous ceux qui ont une croyance se réunissent contre ceux qui n'en ont pas ». A Rome, on le prit pour l'économiste Charles Comte, et on négligea de lui répondre. Ce fut fâcheux, autant pour l'Église qui y perdit un allié précieux que pour le positivisme qui se fût précisé mieux par une telle alliance et dont l'action organique eût été plus tôt efficace. Mais ce qui échoua alors se peut reprendre aujourd'hui. Et c'est le devoir des vrais positivistes comme des catholiques clairvoyants de s'y employer.

Bien après sa généreuse tentative, dans son *Appel aux Conservateurs*, Auguste Comte, faisant allusion à « la noble ligue que les positivistes doivent organiser entre tous les théologistes dignement pénétrés du besoin de reconstruire la discipline spirituelle », disait encore : « Toute âme qui sent l'urgence de faire habituellement prévaloir la morale sur la politique, et de subordonner l'activité matérielle à la culture sympathique, peut, quelle que soit sa croyance, concourir à la reconstruction religieuse. Il lui suffit de placer le but au-dessus des moyens pour apprécier la puissance et la dignité de l'impulsion émanée du positivisme vers la religion universelle, au milieu d'une incomparable anarchie. Vu l'irrévocable dispersion des croyances surnaturelles, aucune secte ne peut désormais rallier les autres, et cet isolement annule les principaux efforts respectivement tentés contre les

tendances irréligieuses. On ne saurait instituer la convergence des forces spirituelles que d'après la seule foi qui puisse accueillir chacune des synthèses provisoires comme affluent spontané de la religion universelle. »

V

POUR LES FEMMES ET LES PROLÉTAIRES

Par son culte pour Clotilde de Vaux, par ses touchantes invocations à ses trois anges gardiens, nous savons de quelle protection, de quel respect, de quel amour Auguste Comte veut entourer la femme. Le *Catéchisme positiviste* est destiné aux gouvernés : aux femmes et aux prolétaires, mais plus particulièrement aux femmes. On y peut lire : « Les femmes seules, surtout illettrées, peuvent assez comprendre la prépondérance que mérite la culture habituelle du cœur, tant comprimée par la grossière activité, théorique et pratique, qui domine l'Occident moderne. C'est uniquement dans ce sanctuaire qu'on peut aujourd'hui trouver la digne soumission d'esprit qu'exige une régénération systématique. Pendant les quatre dernières années (1), un déplorable exercice

(1) 1848 à 1852.

du suffrage universel a profondément vicié la raison populaire, jusqu'alors préservée des sophismes constitutionnels et des complots parlementaires, concentrés chez les riches et les lettrés. Développant un aveugle orgueil, nos prolétaires se sont crus ainsi dispensés de toute étude sérieuse pour décider les plus hautes questions sociales... Je ne vois partout que les femmes, qui, d'après leur salutaire exclusion politique, puissent m'offrir un point d'appui suffisant pour faire librement prévaloir les principes d'après lesquels les prolétaires deviendront enfin capables de bien placer leur confiance théorique et pratique. »

Ce n'est pas qu'Auguste Comte ait jamais désespéré du prolétariat. Celui qu'on a fait passer pour un dur théoricien du bourgeoisisme exploiteur et tyrannique ne songeait qu'à incorporer définitivement à la société ce prolétariat qui, depuis la soi-disant Renaissance et surtout depuis la Révolution, n'est que campé aux portes de la Cité, sans foyer et donc sans joie profonde, sans garantie, sans tradition et sans espoir...

Le positivisme sera toujours bien mieux compris par le cœur que par l'intelligence. C'est donc une doctrine pour le peuple. La persistante et monstrueuse incompréhension de Littré et de la plupart des intellectuels en est la meilleure preuve.

Auguste Comte jugeait l'Université « une institution abrutissante et corruptrice ». Et il conseille aux positivistes d'organiser directement l'enseignement populaire supérieur, en leur rappelant que l'alliance

d'une grande pensée et d'une grande force doit être la base nécessaire de la régénération sociale.

Il prêcha d'exemple. Il fit lui-même, malgré son formidable labeur constructif, des cours populaires. En proposant au président de l'*Association polytechnique* de faire un cours d'astronomie populaire, il écrivait, le 14 décembre 1830 :

« ... Quoiqu'un tel cours ne puisse être aux ouvriers d'un usage immédiat, son utilité n'est pas douteuse, puisqu'il a pour but de leur donner des notions justes et nettes sur un sujet qui, même involontairement, fixe l'attention de tous les hommes, et sur lequel, par conséquent, à défaut d'idées saines, ils en ont nécessairement d'absurdes, qui exercent inévitablement une influence funeste sur le système général de leur intelligence. Quant à l'aptitude des ouvriers pour un enseignement de cette nature, je suis persuadé que, si l'on se dégage des préventions dérivées de nos habitudes sociales, on les trouverait réellement mieux disposés à concevoir nettement une telle exposition que les gens du monde qui n'ont pas fait les études préliminaires convenables, et auxquels cependant j'adresse tous les jours des cours ayant le même objet. Personne ne sent plus profondément que moi combien il importe de maintenir avec sévérité dans un système complet d'instruction la hiérarchie naturelle des sciences. Mais il ne saurait encore être en notre pouvoir d'organiser pour les ouvriers une série régulière d'études scientifiques ; et, jusque-là, je suis convaincu que nous devons essentiellement nous at-

tacher à répandre parmi eux des notions positives, propres à éveiller dans leur esprit le goût et le besoin d'études rationnellement dirigées sur toutes les branches fondamentales de la philosophie naturelle. Le cours que j'offre de faire me paraît éminemment propre à une semblable destination... »

Auguste Comte voulait que les prolétaires aient des clartés de tout, c'est-à-dire, en plus des connaissances spéciales à leurs métiers, des connaissances générales communes à tous. Il a établi dans la *Politique* que « la vraie théorie est toujours générale, comme la saine pratique reste constamment spéciale, puisque chacun doit tout concevoir essentiellement, sans que personne aspire à tout exécuter ».

Il ne s'agit point, on l'entend bien, d'encombrer la mémoire d'un amas de faits sans ordre et sans lien. Il s'agit d'un véritable enseignement supérieur.

Est-ce possible ? Peut-on parler d'enseignement supérieur populaire ? Évidemment oui.

Tout ce qui manifeste le monde, l'humanité, la société est réductible à un nombre limité de lois dont beaucoup sont connues. C'est tout ce que l'homme a vraiment besoin de savoir. Ce sont donc ces lois générales qu'il faut enseigner surtout,— et ce sont les dogmes positivistes.

Cet enseignement se complétera par une forte culture du cœur. Des réunions intimes, corporatives, des fêtes sociales où l'on commémorera les grands hommes du calendrier positiviste développeront une féconde sociabilité.

Ici, le positivisme peut être plus large que le catholicisme, plus efficace que l'Église. A. Comte le fait remarquer dans son *Cours* : « L'obligation de damner Homère, Aristote, Archimède, etc., devait être certes bien douloureuse à tout philosophe catholique ; et, néanmoins, elle était strictement imposée par l'imparfaite nature du système : il n'y a que le positivisme qui puisse tout apprécier, sans cependant rien compromettre. »

Il y a soixante ans, l'ouvrier ignorait l'absinthe, l'alcoolisme n'était pas un danger public. Aussi Auguste Comte préférait-il pour le peuple le cabaret aux Caisses d'épargne, car, disait-il, « on y va cultiver une sociabilité beaucoup plus recommandable que l'égoïste fréquentation des lieux de dépôt ». Il ajoutait, néanmoins : « En appelant dignement le peuple à la vie publique, le régime positif saura faire du club le meilleur correctif du cabaret. »

Il eût certainement approuvé le « salon de l'ouvrier » qu'avait voulu être l'Université populaire. Dans la *Politique*, il écrit : « Les salons populaires deviennent donc les principaux laboratoires de l'opinion universelle, non seulement en vertu de leur nombre, mais surtout comme mieux aptes à contrôler une autorité qui n'émane pas du peuple, et dont pourtant le vicieux exercice retombe essentiellement sur lui. »

Auguste Comte avait réuni un groupe important de prolétaires, dont le plus éminent semble avoir été Fabien Magnin, qui avait toutes les qualités d'un « véritable homme d'État ». A l'Université populaire, j'ai

constaté que le positivisme, surtout dans sa partie sentimentale et religieuse, est la doctrine qui a le mieux éveillé la sympathique attention des auditeurs non prévenus. Je reste persuadé que, s'il y avait une organisation apostolique sérieuse, les travailleurs se rallieraient en nombre à la religion positiviste. Et comme ce seraient nécessairement les plus intelligents et les plus dignes, leur influence organique ne tarderait point à devenir prépondérante dans les ateliers, les coopératives, les syndicats, — comme l'est déjà celle de Keufer dans la Fédération du Livre, le meilleur groupement syndical français.

Auguste Comte ne manque jamais d'y revenir, à tout propos : « Le positivisme, dit-il encore, ne peut obtenir de profondes adhésions collectives qu'au sein des classes qui, étrangères à toute vicieuse instruction de mots ou d'entités, et naturellement animées d'une active sociabilité, constituent désormais les meilleurs appuis du bon sens et de la morale. En un mot, nos prolétaires sont seuls susceptibles de devenir les auxiliaires décisifs des nouveaux philosophes. »

VI

SUR LES LETTRÉS ET LES BOURGEOIS

Dans la *Politique*, Auguste Comte écrit : « Pour les grandes âmes, la prééminence temporelle ou spirituelle n'a jamais procuré de solide satisfaction que par un essor plus complet du sentiment social, d'après une meilleure participation au bien commun. Or le principal mérite de l'ordre final consistera à rendre habituellement accessible à tous cette heureuse liaison de la vie privée à la vie publique, en assurant au moindre citoyen une influence sociale, non pas impérative, mais consultative, toujours proportionnée à son zèle et à son mérite. »

Les plus grands pouvoirs impliquent les plus grands devoirs. C'est pourquoi le Maître fut toujours sévère pour ceux qui savent, ou croient savoir, et ceux qui peuvent.

Il condamne d'abord le faux savoir universitaire dont nos « peaux d'âne » sont si infatués. Quoique

après lui, Taine n'a rien dit de plus fort là-dessus que ceci, par exemple, tiré du *Discours sur l'esprit positif:* « Quant à leur défaut habituel de cette sorte de culture régulière que reçoivent aujourd'hui les classes lettrées, je ne crains pas de tomber dans une exagération philosophique en affirmant qu'il en résulte, pour les esprits populaires, un notable avantage, au lieu d'un inconvénient réel. Sans revenir ici sur une critique malheureusement trop facile, assez accomplie depuis longtemps et que l'expérience journalière confirme de plus en plus aux yeux de la plupart des hommes sensés, il serait difficile de concevoir maintenant une préparation plus irrationnelle, et au fond, plus dangereuse, à la conduite ordinaire de la vie réelle, soit active, soit même spéculative, que celle qui résulte de cette instruction, d'abord de mots, puis d'entités, où se perdent encore tant de précieuses années de notre jeunesse. A la majeure partie de ceux qui la reçoivent, elle n'inspire guère désormais qu'un dégoût presque insurmontable de tout travail intellectuel pour le cours entier de leur carrière ; mais ses dangers deviennent beaucoup plus graves chez ceux qui s'y sont plus spécialement livrés. L'inaptitude à la vie réelle, le dédain des professions vulgaires, l'impuissance d'apprécier convenablement aucune conception positive, et l'antipathie qui en résulte bientôt, les disposent trop souvent aujourd'hui à seconder une stérile agitation métaphysique, que d'inquiètes prétentions personnelles, développées par cette désastreuse éducation, ne tardent pas à rendre

politiquement perturbatrice, sous l'influence directe d'une vicieuse érudition historique, qui, en faisant prévaloir une fausse notion du type social propre à l'antiquité, empêche communément de comprendre la sociabilité moderne. En considérant que presque tous ceux qui, à divers égards, dirigent maintenant les affaires humaines y ont été ainsi préparés, on ne saurait être surpris de la honteuse ignorance qu'ils manifestent trop souvent sur les moindres sujets, même matériels, ni de leur fréquente disposition à négliger le fond pour la forme, en plaçant au-dessus de tout l'art de bien dire, quelque contradictoire ou pernicieuse qu'en devienne l'application, ni enfin de la tendance spéciale de nos classes lettrées à accueillir avidement toutes les aberrations qui surgissent journellement de notre anarchie mentale. »

Même quand le savoir et l'intelligence sont réels, Comte les subordonne toujours à l'activité et à l'affection. D'ailleurs, si le cœur est faible, l'esprit ne saurait être puissant. « Les imperfections du cœur, dit-il, troublent moins le caractère que l'esprit. L'activité, comme l'intelligence, ne se développe pleinement que sous les impulsions sympathiques, et jamais par des motifs personnels, quoique ceux-ci aient ordinairement l'initiative de ce double essor. » Et encore : « Dans toute existence normale, l'affection domine sans cesse la spéculation et l'action, quoique leur intervention lui soit indispensable pour subir et modifier les impressions extérieures. C'est donc là que doit être finalement rapporté chaque pas théo-

rique ou pratique. Notre évolution consistant, au fond, à développer notre unité, il faut traiter comme avortés, ou regarder comme purement préparatoires, tous les progrès de l'intelligence et de l'activité qui n'influent point sur le sentiment, source exclusive d'une telle harmonie. »

Si le grand public ignore le positivisme, les personnes quelque peu instruites l'imaginent comme un grotesque fétichisme de la science, avec des mandarins à boutons multiformes pour prêtres omnipotents. C'est là une utopie d'intellectuel, d'un Renan, par exemple ; mais non la conception d'un génie aussi largement humain qu'Auguste Comte. Qu'on lise donc la *Politique,* notamment ceci :

« Au fond, les superbes aspirations de l'intelligence à la domination universelle, depuis que la grande unité théologique s'est irrévocablement rompue, n'ont jamais pu comporter aucune réalisation, et n'étaient susceptibles que d'une efficacité insurrectionnelle contre un régime devenu rétrograde. L'esprit n'est pas destiné à régner, mais à servir : quand il croit dominer, il rentre au service de la personnalité, au lieu de seconder la sociabilité, sans qu'il puisse nullement se dispenser d'assister une passion quelconque. En effet, le commandement réel exige, pardessus tout, de la force, et la raison n'a jamais que de la lumière ; il faut que l'impulsion lui vienne d'ailleurs. Les utopies métaphysiques, trop accueillies chez les savants modernes, sur la prétendue perfection d'une vie purement contemplative, ne constituent que

d'orgueilleuses illusions, quand elles ne couvrent pas de coupables artifices. Quelque réelle que soit, sans doute, la satisfaction attachée à la seule découverte de la vérité, elle n'a jamais assez d'intensité pour diriger la conduite habituelle ; l'impulsion d'une passion quelconque est même indispensable à notre chétive intelligence pour déterminer et soutenir presque tous ses efforts. Si cette inspiration émane d'une affection bienveillante, on la remarque comme étant à la fois plus rare et plus estimable ; sa vulgarité empêche, au contraire, de la distinguer quand elle est due aux motifs personnels de gloire, d'ambition ou de cupidité : telle est, au fond, la seule différence ordinaire. Lors même que l'impulsion mentale résulterait, en effet, d'une sorte de passion exceptionnelle pour la pure vérité, sans aucun mélange d'orgueil ou de vanité, cet exercice idéal, dégagé de toute destination sociale, ne cesserait pas d'être profondément égoïste. J'aurai bientôt lieu d'indiquer comment le positivisme, encore plus sévère que le catholicisme, imprime nécessairement une énergique flétrissure sur un tel type métaphysique ou scientifique, dans lequel le vrai point de vue philosophique fait hautement reconnaître un coupable abus des facilités que la civilisation procure, pour une tout autre fin, à l'existence contemplative...

« D'après l'interprétation positive du grand principe organique, l'esprit ne doit essentiellement traiter que les questions posées par le cœur pour la juste satisfaction finale de nos divers besoins. L'expérience

a déjà trop démontré que, sans cette règle indispensable, l'esprit suivrait presque toujours sa pente involontaire vers les spéculations oiseuses ou chimériques, qui sont en même temps les plus nombreuses et les plus faciles. Mais, dans son élaboration quelconque de chaque sujet ainsi proposé, l'esprit doit rester seul juge, soit de la convenance des moyens, soit de la réalité des résultats. C'est uniquement à lui qu'il appartient d'apprécier ce qui est pour prévoir ce qui sera, et de découvrir les procédés d'amélioration. En un mot, l'esprit doit toujours être le ministre du cœur et jamais son esclave. Telles sont les conditions corrélatives de l'harmonie finale instituée par le principe positif. »

Ainsi donc, le vrai savant, le vrai philosophe, précisément parce qu'ils savent tout ce qu'il importe de savoir, seront sans présomption. Les réalités ne peuvent susciter que des sentiments réels. « Loin d'exciter un vain orgueil, l'initiation encyclopédique doit développer une profonde humilité, d'après le contraste permanent entre la difficulté des vrais problèmes et la faiblesse des moyens humains, en écartant les questions oiseuses, qui dissimulent l'insuffisance. Bornant l'élaboration analytique à préparer la construction synthétique, elle subordonne la spéculation à l'action en vue de l'affection, dont elle consolide l'empire en systématisant la soumission, d'abord forcée, puis volontaire. »

Si je multiplie les citations, c'est qu'on ne fait jamais mieux comprendre Auguste Comte que par lui-même.

On l'a donné comme un maître à exploiter le prolétariat. Les socialistes, qui ne le connaissent pas, ou mal, s'en tiennent à cette opinion préconçue, quand ils en ont une. Il y a peut-être aussi que Comte est vraiment un émancipateur. Un jour, M. Jaurès, voulant sans doute effaroucher un prolétaire de son présumé prestige de docteur en Sorbonne, disait à un ouvrier positiviste : « Il n'y a plus que vous pour être encore positiviste ». On verra bien.

L'évangile d'exploitation capitaliste, c'est l'économie politique. Or voici ce qu'en dit Auguste Comte, dans son *Cours*. Les socialistes n'en ont pas fait une critique plus serrée, plus décisive :

« L'économie politique a également son mode spécial de systématiser l'anarchie ; et les formes scientifiques qu'elle a empruntées de nos jours ne font, en réalité, qu'aggraver un tel danger, en tendant à le rendre plus dogmatique et plus étendu. Car cette prétendue science ne s'est point bornée, quant au passé, à critiquer d'une manière beaucoup trop absolue, la politique industrielle des anciens pouvoirs européens qui, malgré ses inconvénients actuels, avait certainement exercé longtemps une influence utile, et même indispensable au premier développement industriel des sociétés modernes. Il y a bien plus : l'esprit général de l'économie politique, pour quiconque l'a convenablement apprécié dans l'ensemble des écrits qui s'y rapportent, conduit essentiellement aujourd'hui à ériger en dogme universel l'absence nécessaire de toute intervention régulatrice

quelconque, comme constituant, par la nature du sujet, le moyen le plus convenable de seconder l'essor spontané de la société; en sorte que, dans chaque occasion grave qui vient successivement à s'offrir, cette doctrine ne sait répondre, d'ordinaire, aux plus urgents besoins de la pratique, que par la vaine reproduction uniforme de cette négation systématique, à la manière de toutes les autres parties de la philosophie révolutionnaire. Pour avoir, plus ou moins imparfaitement, constaté dans quelques cas particuliers, d'une importance fort secondaire, la tendance naturelle des sociétés humaines à un certain ordre nécessaire, cette prétendue science en a très vicieusement conclu l'inutilité fondamentale de toute institution spéciale, directement destinée à régulariser cette coordination spontanée, au lieu d'y voir seulement la source première de la possibilité d'uné telle organisation. »

Si l'antagonisme des classes ouvrière et bourgeoise est dû aussi à l'anarchie économique spontanée que fit surgir le machinisme et aux excitations qui enveniment « cette fatale séparation, en tendant à détacher radicalement les ouvriers de leurs véritables chefs naturels, pour les placer sous la direction démagogique des rhéteurs et des sophistes les plus étrangers aux saines habitudes laborieuses », Auguste Comte n'hésite point à signaler « cette scission croissante entre les têtes et les bras, comme devant être beaucoup plus reprochée à l'incapacité politique, à l'incurie sociale, et surtout à l'aveugle égoïsme des entrepreneurs qu'aux exigences démesurées des travailleurs ». Et il ajoute : « Outre que les premiers n'ont jusqu'ici nullement profité de leur ascendant social pour tenter de garantir les seconds contre la séduction des utopies anarchiques par l'organisation positive d'une large éducation populaire, dont ils semblent, au contraire, irrationnellement redouter l'extension indispensable, ils ont évidemment succombé à leur ancienne tendance à se substituer aux chefs féodaux, dont ils convoitaient la chute nécessaire, sans hériter pareillement de leur antique générosité envers les inférieurs... Cette immense lacune se fait de nos jours plus profondément sentir, d'abord par une tendance trop fréquente des hauts fonctionnaires industriels à utiliser leur influence politique pour s'attribuer, au détriment du public, d'importants monopoles, et ensuite, par une disposition plus directe et plus générale, à abuser de l'inévitable puissance des capitaux, pour faire presque toujours dominer les prétentions des entrepreneurs sur celles des travailleurs, dans leur antagonisme journalier, dont la nature, encore exclusivement matérielle, n'est pas même réglée d'après une véritable équité... Il faut surtout remarquer l'aveuglement doctoral de la métaphysique économique qui, en présence de pareils conflits, ose couvrir son impuissance organique d'une irrationnelle déclaration sur la prétendue nécessité de livrer indéfiniment l'industrie moderne à sa seule spontanéité désordonnée. »

Auguste Comte est bien un philosophe du peuple, pour le peuple.

VII

LA PHILOSOPHIE POSITIVE

Auguste Comte seul a pu résumer son œuvre. On lira donc, dans cet ordre, quatre petits livres : *Discours sur l'esprit positif*, *Discours sur l'ensemble du positivisme*, *Catéchisme positiviste*, *Appel aux conservateurs* (1). Il n'y a pas de meilleur résumé de la doctrine.

Mais ceux qui ont la noble ambition d'être des éducateurs ou des organisateurs, ou même ceux qui se permettent seulement de « trancher en sociologie » doivent lire l'œuvre tout entière, la relire, la méditer, s'en pénétrer jusqu'aux moelles. On n'en épuise jamais la substance.

Je ne puis que donner un vague aperçu de cette œuvre colossale, qui embrasse tout ce qui tient à

(1) Chez Vigot, éd., 23, place de l'École-de-Médecine et à *la Revue positiviste*, 2, rue Antoine-Dubois.

l'homme défini à travers l'Humanité, c'est-à-dire tout ce qui est concevable et démontrable.

Cette Somme définitive a cinq parties : philosophie, sociologie, politique, religion et morale. Cet ensemble seulement est le positivisme, car « ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société ».

Marquons d'abord que « positif » signifie à la fois : « réel, utile, certain, précis, organique, relatif et même sympathique ». Ce terme s'oppose à « négatif ».

Dans son livre *Auguste Comte et le positivisme*, qui fut traduit en français par le docteur Georges Clemenceau, J. Stuart Mill caractérise ainsi la philosophie positive :

> Nous ne connaissons rien que des phénomènes, et la connaissance que nous avons des phénomènes est relative et non pas absolue. Nous ne connaissons ni l'essence, ni le mode réel de production d'aucun fait : nous ne connaissons que les rapports de succession ou de similitude des faits, les uns avec les autres. Ces rapports sont constants, c'est-à-dire toujours les mêmes dans les mêmes circonstances. Les ressemblances constantes qui lient les phénomènes entre eux, et les successions constantes qui les unissent ensemble à titre d'antécédents et de conséquents, sont ce qu'on appelle leurs lois. Les lois des phénomènes sont tout ce que nous savons d'eux. Leur nature essentielle et leurs causes ultimes, soit efficientes, soit finales, nous sont inconnues et restent pour nous impénétrables.

Ainsi donc, la règle fondamentale de la philosophie

positive est que « toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible ». Ses principes mêmes ne sont plus que de véritables faits, « seulement plus généraux et plus abstraits que ceux dont ils doivent former le lien ». Bref, l'esprit positif « consiste essentiellement à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des lois, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés ». En renonçant définitivement à la vaine poursuite des *pourquoi*, le philosophe s'appliquera mieux à établir les *comment.*

Telle est « la révolution fondamentale qui caractérise la virilité de notre intelligence ».

Des métaphysiciens superficiels ont objecté que l'exclusion de la recherche des causes premières était la négation même de la philosophie. On a pu leur répondre par cette définition de Kant, le plus grand des métaphysiciens : « La philosophie est la science des limites de l'esprit ».

Quand l'homme s'inquiète précisément de ce qu'il ne peut connaître, c'est que son intelligence est déréglée. Car ce qu'il ne peut connaître, il est évident qu'il n'a pas besoin de le connaître. Ce qui lui est accessible seul lui est utile. Il faut se soumettre. « Prolongement de la raison publique », la philosophie positive est la systématisation du bon sens.

Littré a bien montré le rôle de la philosophie positive (*la Science au point de vue philosophique*) :

D'après Comte, la positivité, élevée à la conscience d'elle-même, doit devenir la maîtresse universelle des esprits en généralisant la méthode, en coordonnant le savoir, en déterminant le but. Généraliser la méthode, c'est donner à la philosophie la même méthode qu'aux sciences particulières; coordonner le savoir, c'est disposer les sciences suivant leur hiérarchie, et déterminer le but, c'est établir que nous devons à la fois nous soumettre aux lois naturelles avec toute l'humilité qui convient à notre faiblesse, et les faire servir à notre bien avec toute la force intellectuelle qui nous est propre.

Auguste Comte devait s'en tenir à la seule méthode qui pût être généralisée, car il avait reconnu que « tous les phénomènes quelconques, inorganiques ou organiques, physiques ou moraux, individuels ou sociaux, sont assujettis d'une manière continue à des lois rigoureusement invariables ». Rigoureusement, remarquons-le, non absolument.

La science se compose de lois, non de faits. « Une carrière n'est pas un édifice. » On ne juge pas du supérieur par l'inférieur. Savoir pour savoir est de la sottise, quand ce n'est pas du parasitisme. Accumuler des faits, des statistiques, ce n'est qu'augmenter la confusion, obscurcir, non éclairer. Comte nous invite à « élaguer beaucoup d'acquisitions oiseuses ». Ce qui domine toujours sa pensée, en science comme en politique, c'est le sentiment que « si le passé a dû surtout développer les forces, l'avenir devra surtout

les régler ». Il ne faut « induire que pour déduire, afin de construire » ; il ne faut « savoir que pour prévoir, afin de pourvoir ».

Il s'est donc attaché à coordonner le savoir, et il y a admirablement réussi. Sa classification des sciences manifeste l'homogénéité du savoir humain. Elle fixe la hiérarchie des sciences, en procédant du simple au composé, de la généralité décroissante à la complication croissante, du monde à l'homme, — soit : mathématique, mécanique, physique, chimie, biologie, sociologie, morale. C'est également l'ordre historique de la constitution positive de chacune de ces sciences, et donc l'ordre didactique dans lequel elles doivent être enseignées, puisque l'individu répète l'évolution de l'espèce en passant successivement par l'état fictif, l'état abstrait et l'état positif. « L'ontogénie, ont dit depuis les embryologistes, est une phylogénie en raccourci. »

Déterminer le but fut une des premières préoccupations du Maître. Le 28 septembre 1809, il écrivait à son ami Valat : « Je ferais très peu de cas des travaux scientifiques, si je ne pensais perpétuellement à leur utilité pour l'espèce humaine. »

VIII

LA SOCIOLOGIE POSITIVE

Par là, il arrive à la sociologie, qui constitue l'unité fondamentale.

Ce qui comprend tout, ce qui est essentiel, c'est donc la sociologie. « Si les lois de la sociologie pouvaient nous être assez connues, dira-t-il, elles seules suffiraient pour remplacer toutes les autres, sauf les difficultés de déduction. »

La mémorable découverte de la loi des trois états a fondé la sociologie, qui universalise le mode de penser positif en étendant aux sciences morales et sociales la méthode des autres sciences.

Auguste Comte n'a accompli son « immense course objective » que pour aboutir à la sociologie. En montrant ainsi que la régénération mentale doit être la base de la reconstitution sociale, il se met à part des nombreux réformateurs sociaux de son temps, et bien au-dessus.

La positivité tend « à réduire les variations apparentes de qualité à de simples différences de quantité ». Elle nous fait retrouver la constance au milieu de la variété ; en politique, elle satisfait aux exigences simultanées de l'ordre et du progrès. Dans la *Politique* on lit : « L'invariabilité de l'ordre universel serait directement incompatible avec toute autre appréciation des modifications qu'il comporte. Si la qualité était radicalement irréductible à la quantité, comme le répètent, d'après Kant, les penseurs littéraires et ontologiques, il n'existerait réellement aucune règle générale, et la notion des lois naturelles se trouverait bouleversée. En un mot, toute prévision rationnelle deviendrait alors impossible, et la science se bornerait au pur empirisme, aussi dépourvu d'inductions que de déductions. »

Les phénomènes sociaux sont les plus complexes, les plus imparfaits, et donc les plus modifiables. Cette modificabilité relative ne va pas à l'encontre de la loi de constance universelle établie par M. R. Quinton, elle la confirme. « L'ordre le plus noble perfectionne le plus grossier en s'y subordonnant » : Auguste Comte a résumé là toute la sagesse humaine, à la fois théorique et pratique.

La méthode de la sociologie, je le rappelle, est celle de toutes les autres sciences. Les quinze grandes lois générales de la philosophie première s'y appliquent exactement. Objectivement, on y déduit, observe, expérimente, énumère, classe, compare, et on y combine, subjectivement, la logique des idéaux, des sentiments, des images et des signes ; mais surtout, avant tout, on y suit pour continuer. La méthode particulière, qui lui est le plus propre, est celle de filiation, ou historique. « On ne peut bien apprécier ce qui est sans le rattacher d'une part à ce qui a été, d'une autre à ce qui sera. » La société, comme l'homme, évolue, elle ne se transforme point. L'esprit révolutionnaire n'est que de négation. On n'agit sur la société que dans son intensité et sa vitesse. Entendons l'intensité dans les phénomènes statiques et la vitesse dans les phénomènes dynamiques. C'est ainsi que « tout ordre réel est spontanément modifiable d'après son propre exercice » et que « le progrès n'est que le développement de l'ordre ». Ordre et progrès, c'est-à-dire liaison et extension; car l'extension sans liaison, c'est dispersion. « Pour la nouvelle philosophie, l'ordre constitue sans cesse la condition fondamentale du progrès ; et, réciproquement, le progrès devient le but nécessaire de l'ordre : comme, dans la mécanique animale, l'équilibre et la progression sont mutuellement indispensables à titre de fondement ou de destination. »

Il y a donc une sociologie statique et une sociologie dynamique.

L'état statique, dit Littré, peut exister sans l'état dynamique, ainsi que cela se voit chez plusieurs sociétés contemporaines, mais l'état dynamique ne peut exister sans l'état statique; et une société dans laquelle l'état statique serait incessamment bouleversé ne donnerait lieu à aucun phénomène dynamique; c'est ainsi que l'ordre est essentiellement nécessaire au progrès.

C'est seulement en reconnaissant les conditions de l'ordre, si nettement déterminées par Auguste Comte, notamment dans le tome deuxième de la *Politique*, qu'on peut accélérer l'évolution sociale.

L'axiome élémentaire de la sociologie statique, c'est que la société se compose de familles et non d'individus.

Pour la sociologie, l'individu n'est qu'une abstraction, car « toute force sociale quelconque résulte d'un concours plus ou moins étendu ». Il n'y a de proprement individuel que la force physique qui, socialement, ne compte pas.

Mais « si l'organisme social est collectif dans sa nature, il est individuel dans ses fonctions ». Et ainsi, en se soumettant, l'individu peut quelque chose pour le progrès.

Voici où intervient la sociologie dynamique. Lisons dans la *Politique* :

« Quand une ligne a beaucoup d'asymptotes, comme le permet souvent une équation fort simple, leur connaissance totale fournit d'abord de précieuses lumières envers sa figure générale, dont une telle construction offre une approximation indispensable. Mais cette ébauche rectiligne ne peut jamais dispenser d'une étude directe et spéciale de l'orbite curviligne, où elle laisse toujours indécises beaucoup d'importantes questions. Il en serait bien plus ainsi si la politique voulait systématiser directement sa marche, d'après la seule sociologie statique, qui ne peut lui fournir qu'un vaste groupe d'asymptotes, nécessaire-

ment communes à une foule de routes très différentes, entre lesquelles il faut pourtant choisir. Ce choix définitif, l'unique guide immédiat de notre pratique sociale appartient exclusivement à la sociologie dynamique. Quoiqu'elle doive toujours étudier le progrès comme le simple développement de l'ordre déjà défini, cette appréciation plus précise peut seule nous apprendre quels sont, à chaque époque, les pas praticables vers un tel type, et quelle marche convient à leur accomplissement. Outre qu'elle éclaircit et consolide la notion de l'état normal, elle institue l'unique voie qui puisse nous préserver à la fois de la rétrogradation et de l'anarchie, entre lesquelles nous laisserait toujours osciller la conception statique, où le temps n'entre jamais. »

IX

LA POLITIQUE POSITIVE

Le positivisme considère l'idée de droit personnel, que la métaphysique et la Révolution ont exagérée jusqu'à l'aliénation mentale, comme fausse autant qu'immorale, parce qu'elle présuppose l'individualité absolue.

« Le positivisme, lit-on dans le *Catéchisme*, n'admet jamais que des devoirs, chez tous, envers tous. Car son point de vue toujours social ne peut comporter aucune notion de droit, constamment fondée sur l'individualité. Nous naissons chargés d'obligations de toute espèce, envers nos prédécesseurs, nos successeurs et nos contemporains. Elles ne font ensuite que se développer ou s'accumuler avant que nous puissions rendre aucun service. Sur quel fondement humain pourrait donc s'asseoir l'idée de droit, qui supposerait raisonnablement une efficacité préalable ? Quels que puissent être nos efforts, la plus

longue vie bien employée ne nous permettra jamais de rendre qu'une portion imperceptible de ce que nous avons reçu. Ce ne serait pourtant qu'après une restitution complète que nous serions dignement autorisés à réclamer la réciprocité des nouveaux services. Tout droit humain est donc absurde autant qu'immoral. Puisqu'il n'existe plus de droits divins, cette notion doit s'effacer complètement, comme purement relative au régime préliminaire, et directement incompatible avec l'état final, qui n'admet que des devoirs, d'après des fonctions. »

On n'a jamais qu'un droit : celui de faire tout son devoir. « Les justes garanties individuelles résultent seulement de cette universelle réciprocité d'obligations, qui reproduit l'équivalent moral des droits antérieurs, sans offrir leurs graves dangers politiques. »

Auguste Comte ajoute encore, dans la *Politique* : « Envisagé politiquement, le principal caractère du positivisme consiste à substituer partout les devoirs aux droits, comme les lois aux causes, d'après l'élimination radicale des volontés arbitraires, afin que le relatif remplace l'absolu. Tout digne citoyen devient alors un fonctionnaire social, exerçant à la fois un office spécial et une sage participation à l'économie générale. Confiance et responsabilité constituent toujours la double condition du service humain, où l'indépendance et le concours se concilient radicalement. La puissance et la richesse étant constamment rapportées à leur destination sociale, leur concentra-

tion personnelle et leur juste inviolabilité sont aussitôt reconnues indispensables à leur efficacité civique, où de grands devoirs exigent de grandes forces. C'est ainsi que l'universelle prépondérance du point de vue humain ennoblit et consolide à la fois l'obéissance et le commandement. »

Aujourd'hui, nous voyons ce que produit le suffrage universel. Ce n'est que du bon sens de le condamner. Il y a soixante ans, il y fallait plus. C'est là que le génie de Comte s'atteste. Il a tout prévu de notre lamentable anarchie parlementaire. Il déclare radicalement absurde de faire désigner les compétents par les incompétents, les supérieurs par les inférieurs, de livrer la défense de l'intérêt général aux compétitions d'intérêts particuliers,de rompre la continuité, de supprimer la responsabilité gouvernementale et de paralyser l'autorité dirigeante. « Le régime parlementaire fait passer l'anarchie de l'état aigu à l'état chronique. » Cela s'est vérifié, ce semble.

Sa perspicacité est tellement sûre qu'elle tient de la divination. Voyez, par exemple, ce qu'il écrit, après le Coup d'État, à son disciple et ami Célestin de Blignères : « Tout consiste en ce que le dictateur est devenu mamamouchi, croyant avoir acquis l'hérédité d'après le vœu des paysans français dont la décision n'est pas plus efficace que s'ils avaient voté deux cents ans de vie ou l'exemption de goutte ; ce jeu à l'Empire sera sans doute fort dispendieux et son issue sera tragique, mais sans qu'il en soit plus sérieux. »

Le positivisme substitue donc aux vaines disputes

sur la possession du pouvoir l'examen des règles nécessaires à son sage exercice. « Dissipant toute discussion vaine et orageuse sur l'origine et l'étendue des possessions, il établit directement les règle morales relatives à leur destination sociale. La répartition des forces réelles, surtout temporelles, est tellement supérieure à notre intervention, que nous consumerions notre courte vie en débats stériles et interminables si notre principale sollicitude s'appliquait à rectifier, sous ce rapport, les imperfections de l'ordre naturel. En quelques mains que réside un pouvoir quelconque, ce qui intéresse essentiellement le public c'est son utile exercice ; et, à cet égard, nos efforts comportent beaucoup plus d'efficacité. D'ailleurs, en réglant la destination, on réagit indirectement sur la possession, qui l'affecte accessoirement. » (*la Politique.*)

Dans l'ordre économique, Auguste Comte proclame que la richesse, — comme le travail, comme le talent — « étant sociale dans sa source doit l'être dans sa destination pour être employée avec une digne indépendance au service de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité ».

Un positiviste, le docteur Robinet, a écrit (*la Philosophie positive*) :

La propriété n'est ni de droit divin, ni de droit métaphysique, *jus uti et abutendi* ; elle a un caractère relatif, et c'est une fonction sociale, une charge personnelle dont l'exercice est subordonné à l'intérêt général ou au bien public.

On ne recherchera pas, comme Proudhon s'y est usé, une impossible égalité de répartition, non plus qu'à réaliser une justice absolue; mais on tâchera à faire surgir la plus grande force sociale dont tous bénéficieront. La question sociale est une question d'organisation et de production, non de répartition plus ou moins juste.

Dans l'appropriation individuelle et la concentration des capitaux, A. Comte voit surtout le meilleur mode de conservation et de production. Mais le capitaliste n'est qu'un fonctionnaire, un administrateur des biens sociaux. Il a des comptes à rendre. Les richesses ne lui sont laissées qu'en dépôt pour les faire fructifier. S'il en abuse, c'est-à-dire s'il n'en fait qu'un usage personnel, immoral, la société exercera son droit éminent d'expropriation et de confiscation. Le pouvoir spirituel, appuyé sur une opinion publique puissamment organisée, prononcera aussi, contre le dilapidateur du capital social, la terrible excommunication. Les corporations, de leur côté, le boycotteront. Voilà des freins suffisants pour empêcher le patriciat industriel et financier de se transformer en une ploutocratie parasitaire, corruptrice et tyrannique.

Au vote dissolvant, à l'hérédité naturelle, de hasard, Auguste Comte propose de substituer l'hérédité sociocratique, de choix. Les détenteurs, — en principe inamovibles, — d'offices ou de capitaux désigneront toujours librement leurs successeurs, sous la sanction des supérieurs. Dans la *Politique*, le Maître précise : « Chaque fonctionnaire doit accomplir cette désignation sept ans avant sa retraite, religieusement fixée à soixante-trois ans, afin de subir dignement le contrôle universel qui devra toujours respecter sa décision quelconque. Il serait d'ailleurs superflu de rappeler ici la liaison normale d'une telle attribution avec la double faculté de tester et d'adopter. »

La liberté de tester surtout est une des plus urgentes libertés positives à rétablir. L'école empirique de Le Play se rencontre là avec le positivisme et tous ceux qui se préoccupent de reconstituer les grandes forces sociales.

En effet, il importe d'arrêter l'émiettement de la propriété terrienne comme la dispersion des capitaux. D'autre part, les fils à papa jouisseurs donnent trop souvent au peuple le répugnant spectacle d'un parasitisme dépravant. C'est de là, n'en doutons point, que proviennent l'envie et la haine qu'exaspère encore une basse démagogie. Plus une classe a de pouvoirs, plus elle a de devoirs. Et les grands devoirs exigent de grandes forces. La bourgeoisie le sentira mieux quand elle sera réduite à un patriciat peu nombreux, mais très actif et très puissant, d'entrepreneurs et de banquiers. C'est ce patriciat qui assumera le pouvoir temporel, résumé d'abord dans une dictature.

Pour la petite bourgeoisie, elle doit se fondre dans le prolétariat producteur.

Le travail est aussi une fonction publique. Il n'y a pas de fonctions privées : « Tout travail utile doit être considéré comme une fonction publique, qui libre-

ment acceptée doit être remplie avec dévouement. »

Si les travailleurs ont des devoirs, ils ont aussi des garanties. En dehors de l'atelier, l'ouvrier fait toujours partie de la société. Le salaire n'épuise point toute la responsabilité de l'entrepreneur à l'égard de l'ouvrier, ni l'exécution du labeur convenu toute la reconnaissance de l'ouvrier à l'égard de l'entrepreneur. « Dévouement des forts aux faibles, prescrit A. Comte, vénération des faibles pour les forts. » L'argent ne saurait être mesure du dévouement et de la vénération.

Je ne puis, on l'entend bien, rappeler ici toutes les vues sociales d'Auguste Comte. Que d'aberrations, de désordres et de souffrances seraient évités à notre pays si elles étaient connues !

C'est toujours socialement que le positivisme envisage les problèmes sociaux. A le dire, cela paraît un truisme; en fait, ce n'est pas une des moindres originalités de cette doctrine régénératrice. Pour s'en convaincre, il suffit d'évoquer, par exemple, toutes les insanités qui se débitent présentement sur le mariage.

Le mariage est avant tout un acte social. Pour l'individu, il n'a qu'à y chercher son perfectionnement par la soumission. « Le mariage est l'amélioration de l'homme par la femme », définit A. Comte. Il est aussi la dignité de la femme garantie, le sort de l'enfant assuré. « L'homme doit nourrir la femme. »

Auguste Comte réprouve donc énergiquement le divorce, même pour les cas exceptionnels qui semblent le justifier, « car l'idée du changement y pro-

voque ». Avec le catholicisme, il est pour le mariage indissoluble. « Entre deux êtres aussi complexes et aussi divers que l'homme et la femme, ce n'est pas trop de toute une vie pour se bien connaître et s'aimer dignement. » Il va même plus loin en préconisant le veuvage éternel.

On le voit, entre une démocratie anarchique et une aristocratie rétrograde, le positivisme se propose d'instituer une sociocratie organique.

X

LE POUVOIR SPIRITUEL

Pas de société sans gouvernement, temporel et spirituel. « Aucune fonction, même vitale, et surtout sociale, ne pouvant bien s'accomplir que d'après un organe propre, le moindre concours humain exige donc une force spécialement destinée à y ramener aux vues et aux sentiments d'ensemble des agents qui tendent toujours à s'en écarter. Elle doit sans cesse contenir leurs divergences et développer leurs convergences. D'une autre part, cette puissance indispensable surgit naturellement des inégalités que suscite toujours l'essor humain. » C'est pourquoi « la formation du sacerdoce positif devient la première condition d'une régénération mentale et morale non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès ».

La plus féconde division du travail social fut certainement celle qui résulta de la séparation du théo-

rique et du pratique par la formation naturelle d'une classe sacerdotale. « Sans l'établissement d'une telle classe, est-il dit dans le *Cours*, toute notre activité, dès lors exclusivement pratique, se serait bornée à un certain perfectionnement, bientôt arrêté, de quelques procédés et instruments militaires ou industriels. »

Le cléricalisme est tellement indispensable qu'il s'en constitue toujours un, spontanément, jusque dans la pire anarchie. Sans remonter à 1793, nous en voyons aujourd'hui une grossière caricature dans la presse, la politiquerie, la franc-maçonnerie, l'intellectualisme, et même dans la truculente Confédération générale du travail.

Pour subordonner de plus en plus l'égoïsme à l'altruisme, pour développer la sociabilité, les simples préceptes moraux, quelque élevés soient-ils, ne peuvent grand'chose — sinon cultiver une phraséologie hypocrite — sans une ferme autorité spirituelle enseignant, conseillant, jugeant, réglant, c'est-à-dire organisant l'éducation et dirigeant l'opinion.

La politique est une science, la plus difficile de toutes. Or nul n'intervient dans les sciences quand il est incompétent. Le « droit d'examen » attribué à tous les électeurs, indistinctement, comme tous les prétendus « droits » formulés par la métaphysique révolutionnaire, est une sottise redoutable. Pas d'ordre sans discipline. Pas de perfectionnement, c'est-à-dire de progrès, sans soumission. Il faut des assises pour bâtir. Il faut des points fixes pour s'appuyer. Les

principes qui inspirent et guident la conduite privée et publique ne sauraient être remis en question par tous à tout moment sans déterminer une sorte de démence sociale. Pour raisonner sainement, il faut des dogmes.

« Chacun tendant à se former, par ses seules forces, nous dit Auguste Comte, un système d'idées générales, sans remplir aucune des conditions indispensables pour cela, il est devenu peu à peu rigoureusement impossible, dans les masses, d'obtenir, entre deux esprits seulement, un accord réel et durable sur aucune question sociale, même très simple. Si cette anarchie pouvait se borner à ce qu'elle a de ridicule, le mal serait sans importance, et la satire suffirait pour le réduire dans les limites convenables. Mais la facilité qui en résulte de concevoir, comme à peu près également plausibles, le pour et le contre sur la plupart des points dont la fixité importe si éminemment au bon ordre, produit des effets d'une tout autre gravité. »

Il convient de reproduire ici le *Tableau des quinze grandes lois de philosophie première, ou principes universels sur lesquels repose le dogme positif* :

PREMIER GROUPE, *autant objectif que subjectif.*

1° Former l'hypothèse la plus simple et la plus sympathique que comporte l'ensemble des renseignements à représenter.

2° Concevoir comme immuables les lois quelconques, qui régissent les êtres d'après les événements.

3° Les modifications quelconques de l'ordre universel sont bornées à l'intensité des phénomènes dont l'arrangement demeure inaltérable.

PREMIER SOUS-GROUPE, *relatif à l'état statique de l'entendement.*

1° Subordonner les constructions subjectives aux matériaux objectifs.

2° Les images intérieures sont toujours moins vives et moins nettes que les impressions extérieures.

3° Toute image normale doit être prépondérante sur celles que l'agitation cérébrale fait simultanément surgir.

DEUXIÈME SOUS-GROUPE, *relatif à l'essor dynamique de l'entendement.*

1° Chaque entendement présente la succession de trois états : fictif, abstrait, et positif, envers les conceptions quelconques, avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants.

2° L'activité est d'abord conquérante, puis défensive, et enfin industrielle.

3° La sociabilité est d'abord domestique, puis civique, et enfin universelle, suivant la nature propre à chacun des trois instincts sympathiques.

TROISIÈME GROUPE, *essentiellement objectif.*

PREMIER SOUS-GROUPE

1° Tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures (KÉPLER).

2° Un système quelconque maintient sa constitution active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes (Galilée).

3° Il y a toujours équivalence entre la réaction et l'action, si leur intensité est mesurée, conformément à la nature de chaque conflit (Huyghens, Newton).

DEUXIÈME SOUS-GROUPE

1° Subordonner toujours la théorie du mouvement à celle de l'existence, en concevant tout progrès comme le développement de l'ordre correspondant, dont les conditions quelconques régissent les mutations, qui constituent l'évolution.

2° Tout classement positif doit procéder d'après la généralité croissante ou décroissante, tant subjective qu'objective.

3° Tout intermédiaire doit être normalement subordonné aux deux extrêmes, dont il opère la liaison.

Et la tolérance ? « La tolérance systématique ne peut exister, lit-on dans le *Cours*, et n'a jamais réellement existé qu'au sujet des opinions regardées comme indifférentes ou comme douteuses. »

Et la liberté de conscience ? Comte répondait déjà, en 1822 : « Il n'y a point de liberté de conscience en astronomie, en physique, en chimie, en physiologie, en ce sens que chacun trouverait absurde de ne pas croire de confiance aux principes établis dans ces sciences par les hommes compétents. S'il en est autrement en politique, c'est parce que, les anciens principes étant tombés et les nouveaux n'étant pas encore formés, il n'y a point, à proprement parler, dans cet intervalle, de principes établis. »

Ne nous méprenons point. Puisque, pour le positivisme, le seul principe absolu est que tout est relatif, il ne saurait être fanatique, ni tyrannique. D'autre part, pour mieux préparer l'avenir, on le sait, il s'élargit jusqu'à comprendre toute l'humanité passée, avec ses croyances dominantes et ses institutions caractéristiques. Seul, parmi les philosophies et les religions, il nous apprend à aimer ce qui a été, à travers les siècles, l'âme de l'Humanité, tout ce que les hommes ont conçu pour s'élever, tout ce qu'ils ont fait pour être plus puissants, depuis les premiers vagissements du fétichisme jusqu'aux magnificences du catholicisme, depuis les premiers coups de silex échangés de horde à horde jusqu'au merveilleux épanouissement de l'industrie moderne.

Le positivisme n'interdit au cœur et à l'esprit qu'un funeste vagabondage : il ne limite point l'amour, ni n'entrave la pensée. Les règles qu'il leur indique sont pour les fortifier, non pour les comprimer. Ce qu'on croit trouver de possibilités bienfaisantes dans la « tolérance » et la « liberté de conscience », le positivisme en est riche. Il ne s'oppose qu'à l'indifférence égoïste, au dilettantisme dissolvant qui prétextent de la « tolérance », et au sectarisme niais qui, sous couvert de la « liberté de conscience », professe la haine du passé, et de toute discipline.

Son dogme étant démontrable, il le démontre tou-

jours à ceux qui sont en état d'entendre cette démonstration. Aux autres, il conseille une sage confiance et une nécessaire soumission.

Au surplus, le pouvoir spirituel n'aura jamais recours qu'aux moyens moraux. Il n'en aura point d'autres à sa disposition. Auguste Comte a prescrit que les philosophes seront maintenus dans une digne pauvreté et exclus de toutes fonctions gouvernementales. Ce sont les conditions principales du prestige et de l'efficacité du pouvoir spirituel de rester peuple.

En somme, l'intolérance systématique du positivisme consiste à ne pas admettre les erreurs et les folies dangereuses. On la peut comparer à l'intolérance pour les toxiques et les éléments morbides d'un organisme sain, d'autant plus intolérant qu'il est plus sain.

Auguste Comte a demandé qu'on sépare l'État de l'enseignement, des arts, de la science et de la religion. Dans la période de transition présente, il voulait qu'une entière liberté spirituelle permît une loyale concurrence des idées.

Parlant toujours à ceux qui vivent, au nom de ceux qui vécurent, pour ceux qui vivront, le sacerdoce positiviste s'efforcera de rallier et de relier. « Il n'est pas au fond, plus difficile de concilier les hommes entre eux que d'accorder chacun avec lui-même dans tous ses états successifs. »

Pour exercer plus tranquillement leur profitable cléricalisme de décadence, journalistes et politiciens dénoncent tout pouvoir spirituel comme rétrograde.

C'est le contraire, là encore, qui est vrai. « En effet, nous dit Comte, dans un de ses opuscules de jeunesse, il n'y a de gouverné temporellement que ce qui ne peut l'être spirituellement, c'est-à-dire qu'on ne régit par la force que ce qui ne peut l'être suffisamment par l'opinion. Or, à mesure que les hommes se civilisent, ils deviennent d'une part plus sensibles aux motifs moraux, et d'une autre part plus disposés à la conciliation amiable des intérêts. C'est pourquoi l'action du pouvoir temporel décroît sans cesse, et doit être moindre dans le nouvel état social que dans tous les états antérieurs ; tandis que l'action du pouvoir spirituel augmente, et doit être plus grande dans le système de la civilisation moderne que dans aucun autre. On voit par là, combien profondément est vicieuse la disposition introduite aujourd'hui dans presque toutes les têtes par les doctrines critiques, et qui porte à concevoir le nouvel ordre social sans pouvoir spirituel, puisqu'au contraire, ce pouvoir y doit nécessairement exercer une beaucoup plus grande action politique, dans sa sphère naturelle d'activité, que ne l'exercera dans la sienne le pouvoir temporel, qui tend à devenir de moins en moins important, et à se réduire de plus en plus, du moins tant que la civilisation restera ascendante, à une hiérarchie purement civile, quoique vraisemblablement ce dernier effet ne doive jamais être, à aucune époque, absolument complet. »

XI

LA RELIGION POSITIVE

L'affaiblissement, peut-être prématuré, des croyances théologiques a suscité dans tout l'Occident, et particulièrement en France, plus en avance, une théorie de plus en plus dispersive et une pratique de plus en plus divergente. Quand il n'y a plus de discipline spirituelle commune, et donc aucune éducation publique possible, l'autorité temporelle se décompose aussi. C'est l'anarchie ; d'abord latente, insidieusement dissolvante ; puis patente, farouchement destructrice.

Or, nous dit Comte, dans la *Politique*, « on doit juger entièrement chimérique l'espoir que suscite une rationalité vicieuse, aspirant à la convergence sous la seule impulsion de l'esprit, sans aucune participation du cœur. Même chez ceux qui peuvent vraiment apprécier les démonstrations, les moindres dissidences suffisent pour neutraliser les principales concordances, quand la vénération ne vient pas surmonter l'insu-

bordination. Il faut donc regarder toute synthèse partielle comme tellement impossible, que le positivisme aurait fourni seulement un vain aliment à la curiorité, s'il était resté toujours à l'état philosophique sans atteindre la plénitude religieuse. La principale gravité de l'anarchie moderne consiste en ce que, malgré son caractère essentiellement intellectuel, elle a fini par altérer les sentiments. »

C'est surtout la vénération qui se perd, même dans la vie privée. « Mais la principale altération concerne la morale publique, où la solidarité n'est sentie qu'envers les rapports les plus grossiers, tandis que la continuité reste partout méconnue. Rétrogrades ou révolutionnaires, tous les Occidentaux s'accordent autant à dédaigner le passé qu'à négliger l'avenir, pour fonder la discipline pratique sur le seul antagonisme des intérêts matériels. » Même le catholicisme, si large, si humain par ailleurs, « rompt la chaîne des temps en maudissant ses vrais ancêtres ». Seul, le positivisme, qui le continue et le complète, est *catholique* totalement, c'est-à-dire vraiment universel dans le temps comme dans l'espace. C'est seulement au positivisme « qu'il appartient d'invoquer l'ensemble des antécédents humains, parce que sa synthèse relative lui permet de les consacrer tous, comme autant d'affluents spontanés vers l'unité qu'il systématise ».

L'éducation encyclopédique « dispose à développer les conséquences au lieu de discuter les principes ». Elle aura donc pour résultat principal d'instituer cette discipline : « Quand la foi démontrable aura partout

remplacé des croyances invérifiables, le sentiment ne cessera point de compléter la raison envers la plupart des opinions admissibles, dont les preuves spéciales resteraient souvent insuffisantes, si la confiance n'y suppléait. »

Le positivisme relie et rallie en réglant. Il est donc, essentiellement, une religion. « Faire partout prévaloir les conceptions générales sur les notions spéciales et subordonner les instincts personnels aux sentiments sociaux, tels sont les deux offices, profondément connexes, que doit aujourd'hui remplir la vraie religion. » On ne saurait trop le répéter, par sa puissante systématisation universelle, le positivisme établit définitivement l'unité au dedans, l'union au dehors et la continuité dans la vie collective et individuelle. Il résout ainsi,complètement, tout le problème religieux : régler chaque nature individuelle et rallier toutes les individualités. Cette solution parfaite ne pouvait être trouvée qu'après la démonstration positiviste que la fixité et la communauté suivent des lois identiques, tout hommes différant successivement de lui-même autant qu'il diffère simultanément des autres, et la découverte de ces lois. Les religions théologiques, avec leur absolutisme fondamental, étaient condamnées à devenir insuffisantes. Elles étaient marquées pour finir après des siècles de puissance et de splendeurs ; car leurs solutions, pour bienfaisantes, progressives qu'elles aient été et admirables qu'elles seront toujours, ne purent être jamais que partielles et temporaires.

Le positivisme est la religion intégrale et définitive. Il ne tend nullement à comprimer le sentiment religieux, comme on l'a dit; mais, au contraire, à l'exalter. Il n'abat ce qui est caduc que pour réédifier bellement ce qui ne tombera plus. En complétant la religion, Auguste Comte, lui a fait une place et donné un rôle qu'elle n'a jamais eus, même dans les théocraties les plus énergiques.

Dans le positivisme, la religion est partout, elle absorbe tout. Toute pensée, toute action, toute affection se rapportent à ce qui nous relie dans l'espace et dans le temps. Elles en sourdent et elles y aboutissent. « La religion constitue pour l'âme, a dit Comte, un *consensus* normal exactement comparable à celui de la santé envers le corps. »

Le positivisme est la religion de l'Humanité. C'est-à-dire que le médium entre le monde et l'homme est désormais l'Humanité, — un être non plus fictif, comme Dieu, mais réel.

Auguste Comte nous a montré que la sociologie embrassait toutes les sciences dont elle était la raison positive et la fin : à vrai dire, il n'y a qu'une science, celle de l'Humanité, parce qu'il n'y a de science que du général. Et le plus général, pour l'homme, c'est évidemment l'Humanité. Ainsi la philosophie aboutit à la sociologie, et la sociologie à la religion.

Dans cette science des sciences, toutes les lois connues et même inconnues seront coordonnées subjectivement. Malgré l'ignorance, il faut vivre, — soit : penser, agir, aimer. La vie précède la connaissance.

Auguste Comte ira même jusqu'à idéaliser l'ordre général. « Quand on renonce franchement à l'absolu, dit-il, on sent que, pour nous, la vérité consiste toujours à établir une suffisante harmonie entre nos conceptions subjectives et nos impressions objectives ; en subordonnant d'ailleurs un tel équilibre à l'ensemble de nos besoins privés et publics. » Il n'exclut pas le rêve, l'utopie, si efficaces dans toutes les grandes conceptions religieuses ; il se borne à les régler et à les systématiser, en les soumettant aux conditions réelles de l'ordre naturel. « En remplaçant partout une vaine providence surnaturelle par la vraie providence humaine, dit-il, nous ne devons jamais craindre d'instituer un ordre idéal supérieur à l'ordre réel, quoique celui-ci, malgré ses imperfections, fournisse toujours la base nécessaire de nos constructions les plus hardies. »

On ne définit pas l'Humanité par l'homme, on l'entend bien ; mais l'homme par l'Humanité. Elle n'est pas tout ce qui vit actuellement, d'apparence plus ou moins humaine, elle est « l'ensemble continu des êtres convergents ». L'Humanité se compose de beaucoup plus de morts que de vivants.

Nous sommes surtout dominés par le passé, nous sommes des produits historiques. « Nous sommes de plus en plus gouvernés par les morts. » Par nous, dans tout ce que nous faisons de bien, qui s'incorpore à l'Humanité, ce sont nos ancêtres qui s'expriment et agissent. Quand nous nous insurgeons contre ce Grand-Être qui doit nous régir, nous rétrogradons jusqu'à la plus sauvage et la plus folle anarchie. L'intellectuel qui se révolte contre les traditions séculaires, qui prétend tirer tout de son propre fonds cérébral, c'est, dans la mesure où il y réussit, un anthropopithèque qui sait lire et écrire, qui dispose inconsciemment de toutes les puissances de la civilisation, une monstruosité.

Une civilisation n'est pas l'œuvre d'une seule génération, un miracle. Quand nous attaquons le passé, ce sont les fondations mêmes que nous minons avec une terrible inconscience. Et c'est à quoi la France s'emploie depuis plus d'un siècle !...

Ainsi donc, nous ne sommes vraiment des hommes qu'autant que nous prolongeons l'effort de nos ancêtres et dans la mesure où nous apportons de nous-mêmes à cet ensemble continu qu'est l'Humanité. Les parasites, ceux qui vivent sur le capital amassé par le labeur des générations, la vertu, l'héroïsme, le génie des plus grands de nos ascendants, sans y rien ajouter, pas même l'exemple d'une bonne volonté, chez lesquels la sociabilité ne se manifeste que sous la pression policière et judiciaire, les « producteurs de fumier », comme disait Comte, ceux-là ne font partie de l'Humanité que durant leur inutile ou nocive existence, éphémèrement. En mourant, ils disparaissent, sans rien laisser d'eux qui les fasse revivre dans la mémoire reconnaissante de la postérité.

Pour les autres, au contraire, les bons serviteurs du Grand-Être, il y a promesse d'une survie subjective indéfinie.

Auguste Comte a tiré de cette conception élevée, très propre à susciter des dévouements et à ranimer les enthousiasmes, tout ce qu'elle peut donner. Malheureusement, il le faut reconnaître, ce qu'elle peut donner, qui est réel pourtant, n'est pas équivalent à ce qu'ont fait jaillir de l'âme les mirifiques promesses du paradis, qui sont fictives.

Le Maître lui-même n'a pas dû s'illusionner beaucoup là-dessus. Mais il s'est trouvé en face d'un fait : l'épuisement des croyances à l'au-delà, même chez les fidèles. « Dans un régime déjà fondé sur l'opinion publique, constate-t-il, où chacun aspirait davantage à revivre en autrui qu'au ciel, la certitude d'une éternelle souffrance ne pouvait arrêter l'accomplissement d'une obligation sociale. »

Le positivisme satisfait aussi, malgré son relativisme fondamental, au besoin d'absolu qui sera toujours ressenti par les âmes les plus ardentes. Dieu était un absolu en soi, l'Humanité sera un absolu pour les hommes. En effet, l'Humanité est un absolu relatif, puisque tout ce qui est humain, c'est-à-dire tout ce que nous pouvons connaître et qui peut nous servir s'y rapporte.

La religion positive n'est pas qu'une aspiration ; elle est constituée, puisqu'elle a sa providence, son culte, son dogme, son régime.

Aux providences surnaturelles périmées, elle substitue les efficaces providences humaines. Le Patriciat devient notre providence matérielle, le Sacerdoce notre providence intellectuelle, la Femme notre providence morale et le Prolétariat notre providence générale.

Le culte, c'est proprement la culture des sentiments sociaux, puisque « la religion doit surtout nous disposer et nous enseigner à vivre pour autrui ».

Le culte privé comporte « deux grandes institutions sociolâtriques, l'une relative aux vrais anges gardiens, l'autre aux neuf sacrements sociaux ». Les trois anges gardiens, « ministres et représentants du Grand-Être », sont la mère, l'épouse et la fille. La méditation et la prière sont nécessaires, trois fois par jour, au lever, au milieu de la journée et au coucher, pour exalter notre amour. « Prier, dit A. Comte, c'est tout ensemble aimer et penser si la prière reste purement mentale ; tantôt aimer en pensant et tantôt penser en aimant, suivant la disposition dominante. Mais, si la prière devient aussi orale, selon sa vraie nature, alors prier constitue à la fois aimer, penser et même agir. Ainsi, la prière purifiée offre le meilleur résumé de la vie ; et, réciproquement, la vie sous son plus noble aspect, ressemble à une longue prière. »

Neuf sacrements caractérisent le culte domestique. Ce sont : la Présentation, l'Initiation, l'Admission, la Destination, le Mariage, la Maturité, la Retraite, la Transformation, l'Incorporation. « Le sacrement est une réaction systématique de la vie publique sur la vie privée aux principales époques de notre existence par un sacerdoce organisé. »

Le culte public est concret et abstrait. Il y a donc deux calendriers qui nous rappellent les grands faits,

les grandes dates, les grands types de l'Humanité que nous devons célébrer et glorifier, — et aussi les grandes forces sociales que nous devons comprendre.

Le calendrier positiviste comporte treize mois égaux de chacun vingt-huit jours, ou quatre semaines exactement; plus un jour complémentaire consacré à la *Fête universelle des morts* et un jour additionnel, les années bissextiles, consacré à la *Fête des saintes femmes*.

Voici les treize mois du calendrier concret avec leurs quatre célébrations hebdomadaires :

1er mois, MOÏSE : *La Théocratie initiale*. Numa, Boudha, Confucius, Mahomet.

2e mois, HOMÈRE : *La Poésie ancienne*. Eschyle, Phidias, Aristophane, Virgile.

3e mois, ARISTOTE : *La Philosophie ancienne*. Thalès, Pythagore, Socrate, Platon.

4e mois, ARCHIMÈDE : *La Science ancienne*. Hippocrate, Apollonius, Hipparque, Pline l'Ancien.

5e mois, CÉSAR : *La Civilisation militaire*. Thémistocle, Alexandre, Scipion, Trajan.

6e mois, SAINT PAUL : *Le Catholicisme*. Saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet.

7e mois, CHARLEMAGNE : *La Civilisation féodale*. Alfred, Godefroy, Innocent III, saint Louis.

8e mois, DANTE : *L'Épopée moderne*. Aristote, Raphaël, Le Tasse, Milton.

9e mois, GUTENBERG : *L'Industrie moderne*. Colomb, Vaucanson, Watt, Montgolfier.

10e mois, SHAKESPEARE : *Le Drame moderne*. Calderon, Corneille, Molière, Mozart.

11e mois, DESCARTES : *La Philosophie moderne*. Saint Thomas d'Aquin, le chancelier Bacon, Leibniz, Hume.

12e mois, FRÉDÉRIC : *La Politique moderne*. Louis XI, Guillaume le Taciturne, Richelieu, Cromwell.

13e mois, BICHAT : *La Science moderne*. Galilée, Newton, Lavoisier, Gall.

Le second calendrier positiviste, nous dit M. Émile Corra (*Appréciation générale du positivisme*), ayant pour objet le culte abstrait de l'Humanité ou l'idéalisation systématique de la sociabilité finale, résume en 81 fêtes annuelles la glorification de la Providence humaine, la seule que nous puissions concevoir et vénérer, sous la forme de ses liens fondamentaux : Humanité, Mariage, Paternité, Filiation, Fraternité, Domesticité; et ses états préparatoires : Fétichisme, Polythéisme, Monothéisme; enfin de ses fonctions normales qui sont représentées par : la Femme (providence morale), le Sacerdoce (providence intellectuelle), le Patriciat (providence matérielle), le Prolétariat (providence générale).

L'art, sous toutes ses formes, devra se vouer au culte de l'Humanité. Ce noble exercice lui suggérera d'ailleurs les plus sublimes inspirations. L'art ne peut être que religieux.

Le dogme, c'est l'ensemble des connaissances positives coordonnées dans la sociologie. « Toute l'étude du dogme positif, dit Comte, conduit à conclure que notre véritable unité consiste surtout à vivre pour autrui. » Voici comment Littré, dans son livre *Conservation*, *Révolution*, *Positivisme*, l'a apprécié :

Un seul coup d'œil jeté sur ce dogme nouveau nous révèle toute la direction et tout le sens de l'histoire. Établissant toutes les conditions qui nous régissent tant du côté du monde inorganique que de celui de la vie et de la société, ce dogme nouveau met le frein véritable, ensei-

gnant ce qui se peut et ce qui ne se peut pas dans la modification de l'ordre naturel et dans le perfectionnement de notre situation. Là se ferme la porte aux divagations révolutionnaires. Et il n'a rien de fortuit et de conventionnel, car il n'est que le sommaire philosophique, le résumé suprême, l'épanouissement religieux du travail scientifique qui se poursuit depuis l'origine des sociétés, et qui, de notre temps, illumine d'un révélation nouvelle notre passé, notre présent et notre avenir.

Le régime correspond exactement au culte. Il doit faire prévaloir dans l'existence pratique, sous la direction sacerdotale, l'unique principe de l'harmonie universelle : vivre pour autrui. Le régime, ce sont donc les règles précises qui inspirent et guident les actes personnels, domestiques et sociaux, c'est « l'ordre temporel qui s'établit sous la direction d'un ordre spirituel ».

Le positivisme est le digne continuateur du catholicisme, éducateur du monde occidental et plus particulièrement de notre France. Si celui-ci est la religion théologique qui contient le moins de surnaturel, celui-là est la philosophie qui satisfait le mieux aux besoins du cœur. En somme, le positivisme est un catholicisme plus catholicisé, c'est-à-dire plus universalisé et mis au point des exigences de la raison positive.

Quelques mois avant sa mort, dans une lettre écrite à son père, et publiée récemment par *la Revue occidentale*, Auguste Comte écrivait :

« La religion de l'Humanité regarde tous les cultes antérieurs comme ses diverses préparations spon-

tanées, encore utiles et même indispensables à l'immense majorité des âmes actuelles. Elle fait surtout apprécier le catholicisme dernier et principal précurseur du positivisme. Cette sympathie s'est publiquement caractérisée dans ma construction du calendrier positiviste, où tous les grands noms catholiques sont mieux honorés qu'ils ne l'avaient jamais été. Ma vie privée a spécialement développé ces dispositions de gratitude et de vénération par un long usage journalier du meilleur livre du catholicisme (*l'Imitation*). Depuis dix ans, je relis trois fois chaque année cet incomparable ouvrage, à raison d'un chapitre chaque matin, lu d'abord dans l'original, puis d'après la traduction en vers de Corneille. Je termine, chaque mercredi, mon affectueux pèlerinage hebdomadaire par une demi-heure de pieuse station à l'église Saint-Paul, en souvenir spécial de la haute importance que ma sainte amie et moi savions également attacher à notre naissance catholique, qui nous avait spontanément préservés des divagations et fluctuations protestantes. »

Dans l'effrayant désordre actuel des idées, des actes et des sentiments, ces deux grandes doctrines n'ont pas à se combattre. Elles peuvent s'allier. Le positivisme ne s'adresse point aux vrais fidèles. Surtout dans sa phase militante, il ne leur donnerait pas mieux. Il ne s'adresse qu'à ceux qui gâchent une vie sans base, sans ressort, sans but, dans un décevant vagabondage mental, sentimental et moral. Dans la même lettre dont je viens de citer un long extrait, Comte disait encore : « Ma religion, ultérieurement

destinée à tous, devient aujourd'hui celle de quiconque n'en peut plus avoir d'autre. » Il est arrivé même que le positivisme a servi de transition pour un complet retour à l'Église. C'est que le scepticisme, le matérialisme, l'athéisme déguisent parfois une révolte inavouable contre les seules obligations morales qu'impose l'Église, non une véritable émancipation intellectuelle. Même s'il est sincère, l'athéisme n'est qu'une forme de théologisme, moins rationnelle que l'ancienne, « puisqu'il prétend traiter les mêmes problèmes, dit Littré, sans y appliquer le seul mode que ces problèmes comportent, à savoir la supposition de volontés et d'intelligences analogues à la volonté et à l'intelligence humaine ».

En voici un curieux exemple. Un rédacteur anonyme de la revue *l'Action française* écrivait dernièrement :

C'est le positivisme qui sauvegarda en moi l'essentiel de mon catholicisme quand j'eus la regrettée sottise d'en renier l'Église et les formes. Certes, alors, je ne m'en doutai pas. Ce fut ainsi pourtant. Je le vis bien à l'aisance avec laquelle je le quittai à nouveau pour revenir au culte et à l'Église catholiques... En plein positivisme je m'étais trouvé dans la situation de ce Maître [Auguste Comte] lui-même. Les soutiens indispensables et coutumiers des sacrements m'y manquaient, et aussi le point d'appui métaphysique de la prière. Le besoin que j'en avais ressenti là, l'étude consciencieuse du monde et de la société à laquelle ce besoin m'avait forcé, et l'observation fidèle qu'Auguste Comte me montrait de la partie matérielle et sensible de la création m'avaient préparé à mieux comprendre, à mieux

apprécier ma religion. Et si l'on admet que ce grand Maître aima son prochain comme lui-même ; et que, *de cet amour seul* (incomplet, imparfait sans doute, mais indissolublement solidaire de l'amour de Dieu), dérivent ses tentatives et sa doctrine, — on y vérifie au bien qu'elles m'ont fait et au service qu'elles m'ont rendu, que Comte, le positiviste, mais l'homme aimant et de bonne volonté, sert mieux de chemin à la Grâce que les prédicants pharisiens, ignorants ou insincères, ironiques ou méfiants.

Ainsi, le positivisme révèle aux catholiques dévoyés leur véritable état d'esprit théologique et par là les ramène à la discipline traditionnelle. Le correspondant de *l'Action française* n'a pas connu la prière ni les sacrements positivistes : il en était donc resté à la partie purement intellectuelle. C'est l'indice d'une incomplète émancipation. Mais, sans le positivisme, il ne l'eût pas reconnu et il serait devenu une épave parmi les épaves à vau-l'eau. L'Église, on le voit, peut utiliser le positivisme comme le lui conseillait F. Brunetière, — et le positivisme ne demande qu'à être utilisé. Il est sûr de l'avenir, — s'il y en a un, si les forces d'ordre nous sauvent. Or l'Église est la plus grande force d'ordre qui subsiste. On le voit, le positivisme peut aussi utiliser l'Église.

XII

LES UTOPIES POSITIVES

Le tableau synthétique de l'avenir humain que présente le quatrième volume de la *Politique* surabonde de vues lumineuses et de prévisions surprenantes. Quelquefois aussi, les déductions sont contestables.

L'évolution humaine n'est pas aussi avancée que Comte avait pu le croire. Il y a des réactions inattendues. L'anarchie se prolonge plus qu'on ne pouvait le supposer vers 1850.

Il est certain que l'époque est excessivement lointaine où l'on divisera la planète en 500 sociocraties, gouvernées chacune par un triumvirat, voire même où l'on pourra décomposer les États européens en une grande République occidentale partagée en 60 républiques indépendantes, mais ayant un même régime spirituel, et où l'on pourra, conséquemment, remplacer l'armée française par 80.000 gendarmes. La monnaie sphérique n'est pas une mesure qui

s'imposera jamais. L'abandon de l'Algérie aux Arabes, en l'état actuel des choses, serait une sottise politique. La colonisation en général, si on l'entend bien, est l'action propre à aménager la planète pour une exploitation ordonnée et à préparer la diffusion universelle du positivisme.

Mais ce sont là des détails d'infime importance au regard de l'œuvre colossale de ce géant de la pensée. Je ne m'y arrête que parce que les critiques malévoles se les repassent les uns aux autres, sans avoir l'intelligente curiosité d'en savoir un peu plus. Pour la plupart des boulevardiers et des bavards de salon qui se posent pour ne rien ignorer, tout le positivisme est là. Et dans l'impuissance incurable où ils sont d'entendre et de sentir, c'est un motif à moquer. Les « utopies » religieuses sont soutenables d'ailleurs et, sans être essentielles, peuvent faire corps avec la doctrine.

Ainsi, l'incorporation au grand Fétiche que Pierre Laffitte a fort bien expliqué : « Auguste Comte admet que la philosophie doit systématiser la recherche de la fiction ou de la poésie, aussi bien que la science ; d'après cela, il considère le fétichisme, ou l'animation de toutes choses, comme un élément de toute poésie. »

La poésie, n'est-ce point l'expression et l'écho de toutes les émotions profondes ? Et sous l'empire d'une passion dominante, dans l'amour sexuel, après la perte d'un être cher, dans l'exaltation d'une joie extrême ou sous l'écrasement d'une douleur immense, ne retournons-nous point, spontanément, au fétichisme ancestral ?

Le culte de la vierge-mère a suscité quelques railleries faciles. Ce n'est qu'une sublime idéalisation de la femme. Proudhon, qui n'était pas un mystique, admirait cette touchante conception.

Elle n'est pas absurde. La parthénogénèse est assez connue aujourd'hui, notamment par les travaux et les expériences de MM. Jacques Loeb, Morgan, Doncaster, Girard, Yves Delage, pour qu'on puisse admettre l'idée d'une femme parvenant, grâce à une surexcitation morale extraordinaire, à provoquer sans contact sexuel l'éclosion d'un germe. On a trouvé dans un kyste ovarique un fœtus tout entier. Les kystes dermoïdes se peuvent expliquer par l'autofécondation. Les docteurs Longet, Répin ont cité des faits troublants.

Le vénérable docteur Audiffrent m'assure que le Maître, dans ses derniers jours surtout, insistait sur l'importance de cette utopie et le devoir, pour ses disciples, de la propager. Dans un ouvrage non publié encore, le docteur Audiffrent s'est appliqué à y satisfaire. Il l'a fait en savant autant qu'en disciple aimant.

Quelle que soit l'opinion qu'on en garde, on ne saurait méconnaître l'élévation et la pureté de cette imagination positive.

On le voit, si génial qu'il soit, Auguste Comte reste bien un homme. Mais il a fallu qu'il se trompe parfois pour que nous nous en souvenions. C'est par ses défaillances, si rares pourtant, qu'il nous rejoint. Elles concourent donc, par là, à harmoniser une

grande vie avec la grande doctrine qui proclame que le seul principe absolu est que tout est relatif.

Mais, le plus souvent, nous prenons pour rêves et erreurs le débordement d'un cœur et d'un cerveau trop pleins pour notre temps. Nous reconnaîtrions là, sans doute, un fécond amour et de puissantes vérités si notre entendement était plus robuste et nos élans d'âme moins médiocres...

XIII

LA MORALE POSITIVE

Auguste Comte, a-t-on pu dire, est « ivre de morale ». Toute son œuvre est de la morale. Elle ne se propose que la connaissance de l'homme, et pour l'améliorer.

La morale positive s'est donc déjà dégagée, pour le lecteur attentif, au cours de cette trop longue étude. Ce chapitre peut être bref. Et d'autant plus que le Maître est mort avant d'avoir pu écrire le traité de morale que devaient être les tomes deuxième et troisième de la *Synthèse subjective*. A tout le moins, il en a laissé le plan que Pierre Laffitte a exécuté pour le mieux.

Voici le plan de la *Morale théorique instituant les connaissances de la nature humaine* :

Introduction. Philosophie première, philosophie seconde, morale théorique.

I. Théorie cérébrale (fonctions intérieures, fonctions extérieures, innervations).
II. Théorie du Grand Être (famille, patrie, humanité).
III. Théorie de l'unité (union, unité, continuité).
IV. Théorie vitale (existence, santé, maladie).
V. Théorie du sentiment (personnalité, sociabilité, moralité).
VI. Théorie de l'intelligence (raison abstraite, raison concrète, harmonie morale).
VII. Théorie de l'activité (pratique, philosophique, poétique).
Conclusion : Synthèse, sympathie, religion.

Et voici le plan de la *Morale pratique instituant le perfectionnement de la nature humaine* :

I. Éducation propre à la première enfance; depuis la conception jusqu'à sept ans (sous le sacrement de la *Présentation*).
II. Éducation propre à la seconde enfance ; de sept ans à quatorze ans (conduisant au sacrement de l'*Initiation*).
III. Éducation propre à l'adolescence ; de quatorze ans à vingt et un ans (entre l'*Initiation* et l'*Admission*).
IV. Éducation propre à la jeunesse de vingt et un ans à vingt-huit ans (entre l'*Admission* et la *Destination*).
V. Éducation propre à la virilité ; de vingt-huit ans à quarante-deux ans (entre la *Destination* et la *Maturité*).
VI. Éducation propre à la maturité ; de quarante-deux ans à soixante-trois ans (entre la *Maturité* et la *Retraite*).
VII. Éducation propre à la retraite ; de soixante-trois ans à la mort (entre la *Retraite* et la *Transformation*).

D'abord, Auguste Comte avait fait de la morale une section de la sociologie. Plus tard, en 1848, il a reconnu qu'il convenait d'en faire une science à part,

au-dessus, au sommet de sa hiérarchie. « La sociologie, dit-il, étudie la structure et l'évolution des êtres collectifs formés par l'homme. La morale étudie, au contraire, l'homme individuel, en tant que développé pour et par les êtres collectifs : famille, patrie, humanité. » Celle-ci est au-dessus de celle-là, tout en y étant subordonnée, subjectivement, comme la sociologie est surbordonnée objectivement à la biologie, la biologie à la chimie, la chimie à la physique, la physique à la mécanique et la mécanique à la mathématique.

A la morale est désormais conférée la présidence encyclopédique. Elle est la science suprême, car « la conception de l'ordre universel ne devient complète et décisive qu'en morale, où les lois inférieures se trouvent systématiquement liées aux supérieures d'après l'entière plénitude des méthodes et des doctrines ». Les autres sciences ne sont donc que préparatoires, les échelons pour atteindre le sommet de la hiérarchie, la morale. Par là est complétée la méthode. « C'est ainsi, écrit Comte dans la *Politique*, qu'on saisit l'ensemble de la méthode positive, après avoir apprécié la déduction en mathématique, l'observation en astronomie, l'expérimentation en physique, la nomenclature en chimie, la comparaison en biologie et la filiation en sociologie. En effet, la méthode subjective, propre à la morale, constitue un septième degré, seul apte à régler tous les autres, d'après une entière coïncidence entre l'objet et le sujet, toujours séparés jusque-là, quoique de moins en moins. »

Mais qu'est-ce que cette « science des lois qui régissent les émotions, passions, désirs, etc., de l'homme considéré comme individu » va nous prescrire ? Nous le savons déjà : pour le positivisme, « la principale source de la morale sera dans l'essor à la fois spontané et systématique du sentiment social ». La morale des préceptes, celle du devoir métaphysique, « organise une sorte de mystification où la prétendue disposition permanente de chacun à diriger sa conduite d'après l'idée abstraite du devoir aboutirait à l'exploitation de l'espèce par un petit nombre d'habiles charlatans », et ce n'est jamais, au surplus, que de la méchante littérature.

La morale positive sera-t-elle donc une sorte d'utilitarisme ? Non pas. « L'utilitarisme de Helvétius, dit Comte, tend involontairement à réduire toutes les relations sociales à d'ignobles coalitions privées. » Dans le positivisme, la conduite est toujours inspirée par la sociabilité. « Ce n'est point, par exemple, d'après les avantages personnels de la tempérance, de la chasteté, etc., que la morale positive recommande ces vertus élémentaires. Sans méconnaître leur véritable utilité individuelle, elle évite d'y trop insister, de peur d'entretenir l'habitude des calculs personnels. »

Auguste Comte n'a pas tenté, comme Nietzsche, la folle aventure de subvertir « la table des valeurs ». Il justifie toujours le bon sens, en le déployant systématiquement. Sa morale réunit tous les attributs de la spontanéité à tous les avantages de la démonstration. Elle se distingue de la morale métaphysique

en ce qu'elle prend pour principe universel la prépondérance directe du sentiment social. « Elle représente le bonheur humain, tant privé que public, comme consistant surtout dans le plus grand essor possible des affections bienveillantes, qui sont à la fois les plus douces à éprouver et les seules dont l'expansion puisse être simultanée chez tous les individus. »

Ainsi, le positivisme condense tout l'art humain, c'est-à-dire la morale, dans son précepte fondamental : *vivre pour autrui*, puisque chacun ne vit que par autrui. Le positivisme a d'autres préceptes et maximes qui lui sont propres: *Vivre au grand jour* (1) — *dévouement des forts aux faibles, vénération des faibles pour les forts ; — l'homme doit nourrir la femme ; — agir par affection et penser pour agir ; — savoir pour prévoir, afin de pourvoir ; — l'amour pour principe, l'ordre pour base, et le progrès pour but*. Mais des mots ne sauraient organiser la conduite. Il y faut des forces.

(1) A. Comte dit dans son *Catéchisme* : « Pour cacher leurs turpitudes morales, nos métaphysiciens firent prévaloir la honteuse législation qui nous interdit encore de scruter la vie privée des hommes publics. Mais le positivisme, systématisant dignement l'instinct universel, invoquera toujours la scrupuleuse appréciation de l'existence personnelle et domestique comme la meilleure garantie de la conduite sociale. Nul ne devant aspirer qu'à l'estime de ceux qui lui en inspirent, chacun ne doit pas indistinctement à tous un compte habituel de ses actions quelconques. Mais, quelque restreint que puisse devenir, en certains cas, le nombre de nos juges, il suffit qu'il en existe toujours pour que la loi de vivre au grand jour ne perde jamais son efficacité morale, en nous poussant constamment à ne rien faire qui ne soit avouable. Une telle disposition prescrit aussitôt le respect continu de la vérité et le scrupuleux accomplissement des promesses quelconques. Ce double devoir général, dignement introduit au moyen âge, résume toute la morale publique. »

« Le sentiment social même ne serait pas suffisamment efficace, lit-on dans la *Politique*, si l'opinion publique ne venait sans cesse fortifier les bonnes tendances individuelles. Le difficile triomphe de la sociabilité sur la personnalité n'exige pas seulement l'intervention continue de véritables principes généraux, aptes à dissiper toute incertitude quant à la conduite propre à chaque cas. Il réclame aussi la réaction permanente de tous sur chacun, soit pour comprimer les impulsions égoïstes, soit pour stimuler les affections sympathiques. Sans cette universelle coopération, le sentiment et la raison se trouveraient presque toujours insuffisants, tant notre chétive nature tend à faire prévaloir les instincts personnels. »

Le relativisme positiviste, contrairement à l'absolutisme métaphysique et révolutionnaire, substitue toujours les devoirs aux droits. On n'a que le droit de faire son devoir. C'est, en toute occurrence, subordonner l'égoïsme à l'altruisme. Ce n'est pas refuser son jeu à l'égoïsme : en voulant faire l'ange, on ferait la bête. On peut améliorer l'homme, on ne le transforme point. Les remarques de Comte, là-dessus, sont d'une psychologie pénétrante. Sa connaissance du cœur humain autant que celle de la structure sociale lui ont permis de dresser un tableau systématique de l'âme auquel il n'y a rien à reprendre. Il répartit en trois groupes les fonctions de l'âme :

cœur, esprit, caractère. Le cœur propulse, l'esprit éclaire, le caractère réalise.

Faire prévaloir le cœur sur l'esprit, la sociabilité sur la personnalité, développer l'affection, voilà où tend cette discipline. C'est dire quel rôle éminent est assigné à la femme en particulier et au prolétaire en général. La femme devient vraiment notre providence morale et le prolétariat notre providence générale. Les féministes et les socialistes qui ne visent qu'à confondre les fonctions en promettant à la femme et au prolétaire une participation intellectuelle et matérielle ne leur proposent en réalité qu'une rétrogradation et une déchéance, puisque c'est l'amour qui prime la pensée et l'action.

J'ai dit que le positivisme présentait l'équivalent des sanctions ultra-vitales dans la vie subjective de l'incorporation à l'Humanité. Il en est d'autres plus immédiates, et par là plus énergiques peut-être, ce sont celles d'une opinion publique fortement organisée par l'approbation, la remontrance domestique, le blâme public, l'excommunication sociale temporaire ou perpétuelle.

D'où un catéchisme très simple, très clair, qu'il convient de résumer.

Le devoir, « c'est la fonction accomplie par un organe libre, d'où il résulte que, dans la vie sociale, il y a autant de fonctions que d'organes, et que tout citoyen est un fonctionnaire public ».

Les devoirs de l'homme vis-à-vis de lui-même sont « de perfectionner son cœur, son intelligence, son

caractère, en réprimant ses sentiments égoïstes et en stimulant ses sentiments sociaux ».

La destination de la vie humaine, « c'est de connaître, d'aimer et de servir la Famille, la Patrie et l'Humanité ».

La Famille, « c'est le concours d'un certain nombre d'êtres se dégageant de leur personnalité pour s'élever à la sociabilité, par la vénération des ancêtres, l'attachement des égaux, la protection des descendants, en se soutenant et s'aidant dans les difficultés de la vie ».

La Patrie, « c'est la réunion d'un certain nombre de familles résidant dans un lieu déterminé de la planète, et travaillant d'après la tradition de leurs prédécesseurs dans l'intérêt de leurs successeurs ».

L'Humanité, « c'est l'ensemble continu des êtres dont toutes les facultés convergent vers le bien général, ce qui exclut du rang d'homme les oisifs, les parasites et les scélérats ».

On voit que la religion de l'Humanité n'implique point l'imbécile humanitairerie des apôtres plus ou moins sincères et éclairés de la confusion universelle. La religion idéalise, mais la politique tient compte des réalités présentes. Auguste Comte n'a pas omis le culte de la Patrie, non plus que celui de la Famille. De même que les devoirs envers la Patrie ne dispensent point des devoirs envers la Famille, de même les devoirs envers l'Humanité ne nous dégagent point des devoirs plus pressants envers la Patrie. On ne peut espérer être incorporé, pour la vie subjective, à l'Humanité qu'autant qu'on a bien servi la Famille

et la Patrie dans sa vie objective. Le positivisme ne fournit aucun prétexte à l'égoïsme.

Le rôle de la morale dans la politique est d'ailleurs prépondérant. Après la révolution de 1848, Auguste Comte écrivait : « Aux yeux de la Société positiviste, l'organisation normale de l'industrie moderne exige d'abord la reconstruction des opinions et des mœurs, d'après la libre adoption d'une doctrine universelle, propre à régénérer l'éducation générale, et à faire surgir, dans tout l'Occident, une nouvelle autorité spirituelle, arbitre des conflits industriels. Les graves perturbations pratiques récemment suscitées, en France, par une tendance métaphysique à prescrire légalement ce qui doit être surtout réglé moralement, nous ont spécialement confirmés dans cette conviction fondamentale. »

La culture individuelle a été surtout l'œuvre du paganisme, la culture domestique celle du catholicisme, on peut dire que la culture sociale revient au positivisme.

C'est le couronnement de toute notre morale, a dit Littré (*Conservation, Révolution, Positivisme*). La morale théologique a formé dans l'âge païen les héros et les sages, dans l'âge catholique les saints, les pieuses femmes et le vrai mariage. Mais elle trébuche aujourd'hui devant la tâche sociale qui échoit au pouvoir spirituel. Fonder la morale sociale et conserver la doctrine théologique est impraticable; car la doctrine soulevant l'indomptable insurrection de l'esprit moderne, le cœur n'a jamais permission de prendre son légitime ascendant. L'Humanité concilie ces dissidences, qui, sans elle, demeureraient à jamais inconciliables. Devant elle, qui est la vérité même, l'esprit s'incline sans s'humilier, accepte un joug qu'il reconnaît salutaire et se plaît à obéir. Alors on peut donner, sans crainte de provoquer l'insurrection intellectuelle, pleine carrière à tous les sentiments d'amour et de bienveillance, de dévouement et de fraternité, de reconnaissance et de pitié, sans lesquels la société ne pourrait se réorganiser. Ames tendres, qui aimez à vous plonger dans les douceurs profondes d'une tendresse désintéressée, tournez les yeux vers cet idéal : l'Humanité vous promet comme récompense suprême le bonheur de la servir. Pauvres, qui portez péniblement le poids de votre misère, l'Humanité a travaillé à rendre votre sort moins dur, à vous affranchir en s'affranchissant, à vous racheter en se rachetant. Et vous, riches, qu'au sein du bien-être attriste plus d'une fois, quoi qu'on dise, le souci de la souffrance d'autrui, ne craignez pas d'être bannis de son royaume : l'Humanité saura rendre votre richesse plus précieuse pour vous en la rendant plus fructueuse pour les autres.

M. Émile Faguet a cru élever des objections embarrassantes en faisant remarquer, à propos de la morale positive, que « la nature est immorale, l'histoire immorale »; que « la vie de société affine l'esprit et corrompt le cœur ». Ici, M. Faguet s'égare, en confondant la réalité sociale avec les simulacres mondains ; là, il fait de la métaphysique. D'ailleurs, il ajoute : « Dieu permette que tous les hommes arrivent seulement au niveau moral que la morale de Comte établit ! mais encore ce n'est pas un niveau bien élevé. » Il est bien vrai que le Maître ne s'est pas soucié de la moralité qu'on peut imaginer seulement, non plus que des paradis prestigieux qu'on

peut évoquer ; mais de la moralité que notre espèce peut réaliser, qu'il est désirable qu'elle réalise, et de l'ordre social possible. « Se résigner noblement à tous les maux insurmontables et intervenir, avec une sage énergie, dans tous les cas modifiables : tel est le caractère pratique de l'existence positiviste, individuelle ou collective. » Il se peut que cette réalité émouvante ne satisfasse point l'intellectuel qui rêvasse au coin de son feu : l'humanité qui vit, c'est-à-dire qui pense, qui agit et qui aime, l'appréciera mieux.

Pour la France seulement, on peut assurer qu'elle reprendrait vite son rang à la tête des nations si nos concitoyens, et surtout les dirigeants, s'appliquaient, spontanément ou sous l'impulsion d'une puissance morale organisée, à vivre pour autrui, au grand jour.

XIV

CONCLUSION

Si le positivisme a eu une influence considérable sur la pensée scientifique, il faut reconnaître qu'il en a eu très peu sur sa direction et aucune sur l'action sociale. Il n'a été qu'exploité par les diverses tendances divergentes, et contre sa propre fin d'ordre.

S'il a propulsé, il n'a pas contenu, là même où il a le mieux pénétré. Après A. Comte, la démence sociale s'est aggravée encore, avec la spécialisation à outrance des sciences, la critique corrodante qui a tout envahi et la mêlée confuse des idées.

C'est que le positivisme ne vaut que dans son ensemble universalisant le mode de penser qui lui est propre pour constituer l'unité fondamentale par la sociologie objectivement et la morale subjectivement. Partiellement, le positivisme a des clartés, il n'a pas de force.

Mais puisque la pensée a pu s'imprégner de posi-

tivisme, pourquoi l'action ne s'en inspire-t-elle pas ? Pourquoi le sentiment ne s'en anime-t-il point ?

Que le positivisme ait été tronqué, voire dénaturé, par des intellectuels peu scrupuleux et propagé sans chaleur par d'optimistes adeptes qui attendaient trop de l'ordre de la grâce ou du progrès spontané, cela ne suffit à expliquer, alors que, de toutes parts, les étais sociaux s'affaissent, l'indifférence quasi générale à l'égard de la seule doctrine constructrice.

L'anarchie est une maladie qui enlève à la société infectée la volonté et même le désir de guérir, jusqu'à la nosomanie. D'ailleurs, ses centres intellectuels ont été les premiers atteints, et elle ne discerne plus le régime et les remèdes qui lui conviennent.

Pour entendre Auguste Comte, il faut quelque effort d'intelligence ou de cœur. Or chacun veut être le premier et n'aspire qu'à jouir bassement. On professe avant d'avoir rien appris. Tout le monde parle, personne n'écoute ; tous écrivent, nul ne lit. Dans ce brouhaha d'hystériques, d'envieux et de mégalomanes, où règne l'absurdité, celui-là se fait conspuer qui rappelle les mentalités à la clarté et au bon sens, les volontés à la discipline et les cœurs à la soumission.

L'indifférence ira souvent jusqu'à l'hostilité. Et parfois pour ce misérable motif que Comte étant indubitablement le plus grand penseur, à tout le moins du dix-neuvième siècle, c'est se faire remarquer, exercer sa virtuosité, être original, que de soutenir qu'il est un piètre philosophe. Nos jeunes gens de lettres sont coutumiers d'une telle attitude malhonnête.

On le dénigrera aussi, ou on le passera sous silence, parce qu'il gêne. Les minuscules gloires de laboratoire, de bibliothèque ou de cénacle littéraire, qui se fondent sur l'analyse minutieuse d'une poussière, la description d'un morceau de planète, la biographie de quelque sous-Pharaon ou une façon nouvelle de conter des niaiseries ou des obscénités en vers faux, sont des adversaires d'instinct, et forcenés. Cette espèce pullule. Elle fait bloc de toute sa masse formidable de médiocrités chamarrées et de parasites bien pourvus.

Les petites sectes, outre qu'elles sont des coteries d'admiration et de soutien mutuels, satisfont la paresse d'esprit, l'indigence de cœur, — par surcroît, la vanité, l'arrivisme et l'appétit du lucre. Quand elles ne se bornent point à de vagues rêveries, à des conceptions purement subjectives, qui échappent à toute discussion sérieuse, elles se consacrent à une négation facile de ce qu'elles ne peuvent comprendre. Cette sorte d'autophagie sociale qu'est la manie critique a hypertrophié le pauvre moi de la plupart de nos contemporains jusqu'à la vésanie. Ils s'opposent donc à un système qui exige d'abord la subordination constante d'une vaine personnalité à la sociabilité.

Les autres, ce sont les électeurs. Ils revendiquent des droits, toujours plus de droits, contre tous, c'est-à-dire la dispense des obligations sociales qui sont le ciment de l'association nationale. Et le positivisme proclame que nous n'avons que des devoirs envers tous ! Évidemment, les partis, avec leur ramassis de

griots, politiciens et journalistes, vont mieux au populaire. Là, on n'a pas la naïveté de chercher à l'élever : on le flatte de toutes manières. On entretient ses préjugés, on éveille ses appétits les plus vils, on l'abrutit de promesses saugrenues. Du moment qu'on peut vivre grassement de la politique, aux dépens de la collectivité, chaque électeur se dit : pourquoi pas moi ? Le suffrage universel détermine nécessairement une surenchère de contre-éducation et de destruction.

Le capital de civilisation amassé péniblement par la sagesse et le labeur de nos ancêtres est énorme, il paraît inépuisable. Il ne l'est malheureusement point, et l'on s'en apercevra quelque jour prochain. En attendant, le positivisme, qui nous oblige à économiser le fonds social que nous avons reçu de nos ancêtres, à l'administrer mieux pour le transmettre accru à nos descendants, serait singulièrement déplacé dans cette colossale mystification qu'est la curée électorale.

Le travailleur, lui, première victime de tout ce gâchis, n'est détourné de la doctrine salvatrice que par son ignorance. On l'égare. Il est circonvenu. On le dupe. L'œuvre de Comte lui est peu accessible. Elle est trop au-dessus des temps. Il faudrait un apostolat organisé, enthousiaste et pratique.

Depuis la mort du Maître, un demi-siècle a été à peu près perdu. On s'est employé à parfaire la doctrine, il est vrai ; mais il eût mieux valu l'appliquer. La pratique rectifie. L'action élargit les cœurs.

S'il y a si peu de positivistes encore, on a vu que

ce n'est point contre le positivisme. Ce serait une raison — d'opportunité seulement — si le catholicisme se revivifiait vigoureusement ; mais si celui-ci ne décline pas, il reste à peu près stationnaire. Les deux tiers de la population française lui échappent. Et ce n'est pas, non plus, contre lui. Car ce n'est pas parce qu'on dépasse les croyances au surnaturel qu'on ne va plus à la messe. « Le plus haut degré de crédulité, a dit Lamennais, est la foi en soi-même. » Les nombreuses annonces de sorciers que publient les grands journaux, la mentalité des fanatiques de la Révolution sociale, les puériles superstitions scientistes, les insanités du spiritisme et de l'occultisme, dont la clientèle imbécile grossit toujours, cela prouve bien que nos concitoyens ne sont pas les esprits forts qu'ils affectent d'être. La vérité, c'est qu'ils répugnent moins aux dogmes et mystères théologiques qu'aux règles morales qu'impose l'Église. Ce qu'ils apprécient surtout dans la liberté, c'est le libertinage.

Le positivisme et le catholicisme sont deux doctrines organiques complètes, et les seules capables d'instituer un pouvoir spirituel formateur, organisateur et directeur d'une opinion publique agissante. Leurs disciplines étant aussi strictes qu'elles doivent l'être, ces deux religions marquent sincèrement deux phases de l'esprit humain. En dehors, il n'y a que dissolution ou régression.

La dévotion et le dévouement, ce sont deux aspects du même sentiment social, base de toute société. C'est l'office principal de la religion de le cultiver.

M. Guyau prétendait que la religion théologique est un sociomorphisme universel. On pourrait dire aussi bien que la sociolâtrie est un théomorphisme caractérisé.

Le mal, c'est le désordre, c'est la dispersion. Le positivisme poussera les esprits théologiques et métaphysiques vers l'Église, et celle-ci indiquera le positivisme aux âmes que le surnaturel n'attire plus. J'entends « pousser » et « indiquer » par l'affirmation nette des dogmes distincts, sans aucune concession de part et d'autre, et surtout par la même sévérité dans les prescriptions mentales et morales. Cette tacite alliance aura pour premier effet de dissiper toute confusion. On ne restera point dans l'Église pour le cadre et les commodités seulement, et on ne la quittera que pour le positivisme. Entre ces deux organisations, il ne doit plus y avoir place pour la cohue errante et indisciplinée, dont la « libre pensée » consiste surtout à se dissiper et à librement divaguer.

Si, au début, l'ordre favorise ce qui fut plus que ce qui sera, il n'importe. Je sais que plus l'Église sera forte, plus la France sera grande. Et dans la prospérité nationale, la religion définitive peut attendre son heure.

Ces deux directions convergent. L'une s'inspire de Dieu, l'autre de l'Humanité ; mais elles cultivent le même sentiment social. L'une s'adresse à ceux qui croient encore, l'autre à ceux qui aiment déjà ; mais elles ne diffèrent que dans l'expression des principes, non dans la réalisation des conséquences.

J'aime à penser que le catholicisme, malgré quelques défaillances, a conservé son admirable sens politique et sa robuste volonté d'être. Il comprendra qu'une telle alliance lui est indispensable, s'il ne se veut mettre hors l'action sociale, décisive désormais.

D'autre part, la transition sera beaucoup plus longue que ne le supposait Comte. C'est la seule erreur grave qu'il ait commise. Elle lui est commune, d'ailleurs, avec tous les novateurs ; et les Apôtres eux-mêmes, malgré les lumières divines, n'en ont pas été exempts. Or la France est présentement en péril. Avant de nous préoccuper d'ériger un temple de l'Humanité au Borkou ou aux îles Fidji, il nous faut préserver la société française, et ce, d'abord, en respectant les croyances de la plus notable fraction de notre population, en tirant parti des forces existantes.

La tâche apparaît surhumaine. On désespérerait, si l'on ne savait que notre race a toujours eu, et dans les plus terribles conjonctures, des sursauts de vitalité qui ont émerveillé le monde. Mais peut-être n'a-t-elle jamais été atteinte aussi profondément...

On ne s'entend plus. En lançant de grands mots qui n'ont plus aucune signification, chacun va de soi et rapporte tout à soi. L'ordre même est défendu avec des raisons et des moyens de désordre, puisque chacun ne veut admettre que ce qui lui est immédiatement profitable.

L'administration publique d'un pays qui a les plus

belles traditions politiques est livrée au hasard des besoins électoraux d'un moment, d'un coin de canton ou d'une bande pillarde. Avec le détraquement des services indispensables, le malaise général augmente ; et comme chaque catégorie, sinon chaque individualité, ne cherche à y remédier que pour soi-même, contre les autres, on ne s'agite que pour accélérer la désagrégation.

On déplore la démoralisation, on s'effraye des progrès de la criminalité. Les causes sont multiples. Mais il y a celle-ci, qui est notable : l'indignité de la classe dirigeante qui donne l'exemple, et donc une police et une magistrature bien moins occupées de la sûreté publique ou de la justice que de servir les desseins particuliers et de couvrir les turpitudes de ceux dont elles dépendent.

Les classes se jalousent et se harcèlent, en s'acharnant à prendre l'une sur l'autre, comme des hordes sauvages, au lieu d'accomplir leurs fonctions déterminées. A une époque où il n'est parlé que de « raison » et de « justice », pour mieux déraisonner et se vautrer dans l'iniquitésans doute, on n'a plus recours qu'à la ruse sournoise ou à la violence. Aucune conscience, aucune générosité, aucun mobile vraiment humain. A mesure que la société s'effrite, se disloque réapparaissent les mœurs impulsives, les gestes imprévoyants du primitif et les instincts qu'on pouvait croire les mieux refoulés de la brute préhumaine.

Ici, amasser de l'or ; là, se soûler d'absinthe ou de mots creux; partout, la poursuite maladive du divertissement pour oublier ses devoirs, de la sensation d'un instant, plus ou moins élégante: voilà les mobiles ordinaires, la raison de vivre du plus grand nombre.

C'est la débâcle d'une civilisation. Qui l'arrêtera ? Je le demande : dans tout ce qui se dit et s'imprime, présentement, y a-t-il une lumière? Dans tous les mouvements désordonnés qui nous secouent, y a-t-il une force? De toutes nos mesquineries accumulées, peut-on faire surgir un idéal qui nous grandisse parce qu'il nous dépasse? De nos grossières jouissances, un bonheur vrai ? De nos ostentations d'histrions, une gloire durable? De nos prétentions injustifiées, une beauté?...

Dans cette déliquescence, une seule force morale constituée subsiste : l'Église. Mais son théologisme fondamental ne lui permet point d'agir sur les incrédules, dont le nombre est devenu trop grand pour qu'ils puissent trouver protection sous son ombre. De plus, le catholicisme, élaboré au sein d'une société agricole et guerrière, n'est pas aussi apte qu'il convient à résoudre les problèmes complexes d'une société très industrialisée. Il est toujours dans l'absolu, et les solutions sociales ne peuvent être que relatives.

Une autre force morale, au moins égale à celle de l'Église, est donc indispensable. Et c'est au positivisme qu'il appartient de la susciter, car il est la seule synthèse intégrale. Il répond aux exigences de la théorie constante comme aux nécessités de la pra-

tique présente. Il satisfait pleinement et à la fois le cœur et l'esprit. A ceux, néanmoins, qui lui reprocheraient, comme M. E. Faguet, de ne s'en tenir qu'au possible et au connaissable, de ne pas s'inquiéter assez des questions insolubles, je répéterai le sage conseil de Rembrandt : « Arrange-toi de façon à bien mettre en œuvre ce que tu sais déjà : tu trouveras en leur temps les choses inconnues qui t'inquiètent. »

Les groupements de fortune que sont les écoles, sectes, coteries et partis, formés surtout de présomptueuses ignorances, de passions médiocres, d'intérêts et de complicités, ne peuvent ni ne veulent une reconstitution sociale sérieuse.

Examinons seulement ce qui a encore l'apparence de la bonne volonté et de la raison.

Voici d'abord le socialisme. Il rapporte tout à l'économique, qu'il conçoit par un seul côté, grossièrement. Son dogme de la lutte de classe est une absurdité flagrante. Le plus souvent, il ne se maintient même pas à ce niveau inférieur, et les soucis de ses profits électoraux le font descendre jusqu'à la plus basse démagogie. Les bohèmes du boulevard, les avocats sans cause, les médecins sans malade et les journaleux faméliques sont socialistes comme, il y a quelque vingt ans, ils étaient radicaux.

Les progressistes et les conservateurs ont disposé de tous les pouvoirs politiques, ils détiennent encore la majeure partie du pouvoir social. Ils n'en ont rien fait, ils n'en font rien. N'ayons pas l'indiscrétion de leur demander pourquoi. C'est un fait. Ils sont de

ceux que n'instruit aucune expérience. Certes, ce sont des gens distingués, ils sont probes ; mais ce sont là des vertus faciles dans leur situation. Il leur est moins aisé d'avoir de l'intelligence et du cœur.

Le *Sillon*, avec son démocratisme verbal et son évangélisme de réunions publiques, est une confusion de plus dans notre chaos. Sans doute, il y a chez lui de l'honnêteté, peut-être du dévouement, certainement l'entrain de la jeunesse ; mais cela aboutit à de l'éloquence, à de la parade, non pas à l'organisation de forces réelles. La participation aux saturnales électorales qu'on prépare est un lamentable aveu d'impuissance. Ainsi s'éteindront les dernières étincelles d'une flamme qu'on eût pu mieux utiliser.

Le néo-royalisme se tient mieux. Il a de la cohérence, de l'audace, le souci des réalités vivantes, et il est non moins ardent. Mais il gaspille toutes ses facultés dans une agitation d'opposition stérile et il ne vise qu'à s'emparer, par tous les moyens, du pouvoir politique. Le roi ? Est-ce que cela répond à tout ? Ce serait trop facile. Il n'y a plus de mot magique, ni de « coup » miraculeux. Même en supposant que ce soit la solution politique, il resterait l'anarchie intellectuelle, morale et sociale. Faut-il rappeler que c'est sous la monarchie qu'elle a germé ?

Je n'eusse pas parlé du protestantisme, qui est amorphe et partant insaisissable, si un professeur éminent de l'École pratique des Hautes-Études ne m'avait écrit amicalement : « Puisque le dogmatisme intolérant du catholicisme crée entre lui et vous un fossé,

je crois que la seule issue — je ne m'y suis rallié qu'après les plus vives résistances — est dans le protestantisme de tendance libérale ou moderne. On bénéficie des admirables côtés du christianisme, tout en conservant son indépendance. Je comprends votre mépris de la « Libre Pensée » contemporaine... »

J'ai été un individualiste endurci, et, personnellement, je n'ai jamais éprouvé le besoin de contact ni de refuge. L'isolement et le désespoir sont des compagnons avec qui j'ai fréquenté volontiers, et non sans fierté. Mais il s'agit de la société française tout entière qui se dissout. Ce n'est donc pas le moment, ce semble, d'inviter les Français désemparés parce que dissociés à « bénéficier des admirables côtés du christianisme tout en conservant leur indépendance». C'est précisément cette indépendance qui est fâcheuse. Je ne conteste pas qu'on puisse trouver dans le protestantisme quelques consolations personnelles : il n'a pas encore épuisé toute sa substance catholique. Mais s'il règle parfois une âme naturellement docile et pieuse, il est trop divisé lui-même pour relier. J'y vois un Parlement avec ses vices, non une Église avec ses vertus. Le protestant se rend volontiers aux sollicitations de l'imagination débridée. Rien ne le contient, rien ne le garde. Il y a des protestants socialistes, spirites, féministes, antimilitaristes. Le protestantisme semble disposer à toutes les aberrations. Entre autres, il a introduit le divorce qui est la source trop féconde des erreurs sociales et des déportements individuels.

Dans son livre, *l'Évolution sociale*, B. Kidd a écrit: « Les intérêts de l'organisme social étant, et devant rester contraires aux intérêts individuels, et devant rester également prédominants, on ne trouvera jamais dans la raison individuelle de sanction à la conduite humaine dans les sociétés où règnent les conditions du progrès. »

Les difficultés sont énormes. Sans le positivisme organisé, elles seront insurmontables. Ce n'est donc pas à soustraire les croyants à la bienfaisante autorité spirituelle de l'Église que vont nos efforts ; mais bien à instituer un gouvernement moral équivalent pour les incroyants. Pas de société sans direction.

Il y faut des positivistes complets, ayant l'intelligence, toutefois, des tempéraments que comporte une situation aussi compromise qu'embrouillée. Jusqu'ici, je le répète, le positivisme n'a été « utilisé » que contre lui-même : il convient de l'appliquer pour lui-même, où il peut l'être efficacement. Ce sera, avant tout, produire les conditions d'un développement indéfini.

Pour faire surgir ces positivistes pratiques, je compte beaucoup plus sur les circonstances que sur le prosélytisme. Tout de même, la propagande n'est pas à négliger. A ma connaissance, une dizaine de mes lecteurs ont entrepris l'étude de l'œuvre comtiste. Aussi ne puis-je me tenir de citer ces extraits d'une lettre qui est un bulletin de victoire :

... Je suis heureux de me sentir en parfaite communion

d'idées avec vous, car, dans ma modeste sphère, j'ai passé par les mêmes épreuves que vous. Au moment de l'affaire Dreyfus, j'ai cru aussi au renouveau, j'ai collaboré à la création d'une université populaire. L'intensité de mon action politique m'avait même procuré, à un moment donné, quelque notoriété, puisqu'il me fut donné de siéger, à côté de Barthou et de Caillaux, dans le Comité exécutif de l'*Alliance* Carnot. La désillusion est vite venue. J'avais le choix entre devenir le chef très décoré d'un cabinet de ministre et reprendre ma plume en rentrant dans l'obscurité. Je me suis arrêté au second parti...

Peut-être penserez-vous que j'ai trop cru à l'efficacité des réformes par voie législative. Mon excuse est que je viens seulement d'aborder la lecture d'Auguste Comte. Comment ai-je pu, encore que mêlé au mouvement des idées, ignorer et méconnaître Comte, jusqu'à l'âge de quarante ans ? Plus j'avance dans cette lecture, et plus je regrette amèrement vingt ans perdus dans les vaines logomachies politiciennes. Et je veux vous dire toute ma reconnaissance de m'avoir conduit à Comte. Ce que je ressens est indéfinissable. C'est comme une sorte d'illumination intellectuelle. Il me semble que, dans mon cerveau, tout se classe, s'ordonne et se range. On a galvaudé la locution de « génie créateur ». Elle n'appartient, en vérité, qu'à Auguste Comte. C'est à lui, et vous avez absolument raison sur ce point, qu'il faut aller demander le remède à nos incertitudes et à nos perplexités. Pour ma part, je serais très heureux, si je pouvais contribuer désormais à vulgariser le positivisme. Usez de moi, si vous trouvez à mon faible concours la moindre utilité...

Mille dispositions comme celle-là peuvent, en France, être l'ébauche du pouvoir spirituel positiviste, condition première de notre régénération mentale, morale, et donc sociale.

Ces mille positivistes pratiques conquerront vite le prestige et l'autorité nécessaires à leur mission s'ils vivent au grand jour, parmi le peuple. Je veux dire s'ils évitent de se commettre avec les gouvernants actuels, qui sont les pires ennemis de la société et de tout gouvernement réel ; s'ils refusent noblement toute fonction élective ou administrative, toute distinction ou faveur quelconques. Le caractère importe plus, ici, que l'intelligence ; et l'enthousiasme, plus que le savoir. Mais la compétence en matières philosophiques, politiques et sociales est nécessaire. Le positivisme, d'ailleurs, est un guide sûr.

Je l'ai dit, les positivistes ne pourront s'appuyer que sur la force vive qu'est le sentiment féminin et l'énergie prolétarienne. C'est donc aux femmes et aux prolétaires que s'adressera particulièrement l'apostolat. Comment ?

Auguste Comte avait bien vu que le journal est le grand corrupteur de l'esprit public ; mais il ne soupçonnait point la puissance formidable qu'il prendrait. Cette puissance est telle, aujourd'hui, qu'il n'y a que le journal qui puisse lutter avec chance de succès contre le journal. Les affiches, les opuscules, les conférences ne peuvent rien contre les excitations, les sottises, les mensonges, les ordures qui se débitent à des centaines de mille exemplaires et qui pénètrent partout. Il y faut un journal positiviste, organe du pouvoir spirituel en formation, qui contient, qui exalte, qui instruit, qui juge, — et qui soit, par son tirage, par ses éditions régionales, une force au moins égale

à celle des plus grands journaux ; mais pour l'ordre.

Aucune fantaisie dans ces projets. J'examine les meilleures chances qui restent d'une reconstitution sociale. Voici donc : Mille positivistes actifs disposant d'un journal quotidien à gros tirage. Aussitôt, l'on s'emploie à dépolitiquer le pays en sapant le système électoral qui nous paralyse. Ce sera réagir contre la funeste propension parlementaire à toujours trancher législativement des questions qui doivent l'être moralement, le plus souvent. Ce sera enseigner à tous qu'il n'y a que des devoirs, et par là faire taire les incompatibles revendications de tous à la fonction politique, à la protection de l'État, à ses faveurs, à ses largesses. Ainsi le suffrage universel n'a plus de sens, l'État se dégorge de la pléthore qui le congestionne. La fièvre politicienne qui nous mine s'apaise...

Le pouvoir spirituel ayant manifesté ainsi sa vigueur et prouvé son efficacité, rien ne s'opposerait plus à l'instauration d'une direction politique unique, continue et responsable, c'est-à-dire une dictature républicaine. Dès lors, elle serait suffisamment éclairée, guidée, contrôlée et sanctionnée. L'ordre public serait définitivement assuré. Si le dévouement social ne nous manque point, cela se fera sans trop de secousses.

Au surplus, le catholicisme agira aussi, et dans le même sens organique.

Dans le livre, le journal, au théâtre, sur tous les tons, en vers et en prose, on prêche le divorce élargi, l'amour libre, on attise les luxures, on bafoue les devoirs les plus sacrés, les sentiments sociaux primordiaux. Les énergies de l'Église et du positivisme se peuvent coaliser pour cette campagne d'assainissement et de bon sens, contre les pourrisseurs professionnels, contre le divorce. Rien n'est plus urgent. Si l'on ne préserve pas assez la famille de la décomposition générale, et au plus tôt, aucun espoir n'est plus possible.

Ce concours ne sera pas toujours aussi entier. Par exemple, pour la liberté testamentaire, l'école de Le Play sera avec nous, — non tous les catholiques. Souvent leur empirisme hésitera. Ils feront donc bien d'accepter les lumières de la politique positive pour les choses de la terre.

Le positivisme est assez large pour comprendre toutes les forces organiques qui se dispersent et ainsi se perdent. Théoriquement, il est un tout dont il ne faut rien distraire ; mais, dans la pratique, il faut sérier ses efforts. Les vrais positivistes pratiques ne seront pas des dévots, encore moins des dilettantes ou des pédants ; mais des hommes d'action, bons ouvriers de la réorganisation française.

Littré a écrit : « J'ai trop bien aperçu sur moi et sur le petit groupe de disciples comme moi l'efficacité profonde de la doctrine régénératrice et le contentement dont elle abreuve les âmes, pour ne pas convier à y prendre part. » C'est que le bonheur, à tout le moins la sérénité, est dans l'ordre, en soi-même, avec les autres. N'est-il pas surtout d'accomplir sa tâche d'homme avec joie ?

Le sabotage est bien l'ignoble symbole de notre anarchie. Il manifeste qu'on ne travaille plus que contraint, avec dégoût, comme les esclaves. Il n'en résulte que la laideur des choses et la tristesse des êtres.

Dans le positivisme, toute besogne est glorieuse, parce qu'il nous montre qu'elle participe au commun grand œuvre: l'Humanité. Chacun devient ouvrier, fonctionnaire public et artiste à la fois.

Ainsi, les prolétaires, qui ne sont encore que campés en dehors de la Cité, malgré leur prétendue « souveraineté » électorale, sont définitivement incorporés. S'ils n'ont plus de droits fallacieux, ils ont tous les devoirs réels des hommes associés. Ils sont admis à vivre pour autrui, c'est-à-dire dans la société. Avec l'anarchie économique, la précarité du salariat, le paupérisme disparaissent.

La famille se reconstitue. La femme ayant reconquis la dignité que seuls le mariage indissoluble et la protection matérielle de l'homme lui peuvent assurer, idéalisée par un culte fervent, devient la régente du foyer heureux, notre vraie providence morale.

Par la Famille, la Patrie, l'Humanité, qu'il sert avec dévouement et amour, l'homme n'est plus l'être de hasard, qui passe, inquiet, méfiant, méchant, en lutte contre tous et avec lui-même : son existence lui est intelligible, il continue ce que ses ancêtres ont été et il connaît que ses descendants continueront ce qu'il fut. Il vit pour autrui, parce que c'est en autrui seulement qu'il se peut dépasser et se survivre.

TABLE DES MATIÈRES

16.3.09. — Tours, imprimerie E. ARRAULT et Cie.

Le sabotage est bien l'ignoble symbole de notre anarchie. Il manifeste qu'on ne travaille plus que contraint, avec dégoût, comme les esclaves. Il n'en résulte que la laideur des choses et la tristesse des êtres.

Dans le positivisme, toute besogne est glorieuse, parce qu'il nous montre qu'elle participe au commun grand œuvre : l'Humanité. Chacun devient ouvrier, fonctionnaire public et artiste à la fois.

Ainsi, les prolétaires, qui ne sont encore que campés en dehors de la Cité, malgré leur prétendue « souveraineté » électorale, sont définitivement incorporés. S'ils n'ont plus de droits fallacieux, ils ont tous les devoirs réels des hommes associés. Ils sont admis à vivre pour autrui, c'est-à-dire dans la société. Avec l'anarchie économique, la précarité du salariat, le paupérisme disparaissent.

La famille se reconstitue. La femme ayant reconquis la dignité que seuls le mariage indissoluble et la protection matérielle de l'homme lui peuvent assurer, idéalisée par un culte fervent, devient la régente du foyer heureux, notre vraie providence morale.

Par la Famille, la Patrie, l'Humanité, qu'il sert avec dévouement et amour, l'homme n'est plus l'être de hasard, qui passe, inquiet, méfiant, méchant, en lutte contre tous et avec lui-même : son existence lui est intelligible, il continue ce que ses ancêtres ont été et il connaît que ses descendants continueront ce qu'il fut. Il vit pour autrui, parce que c'est en autrui seulement qu'il se peut dépasser et se survivre.

Le positivisme a déjà pénétré les sciences, il lui reste à pénétrer l'art humain. J'entends à coordonner nos idées, à discipliner nos activités, à socialiser nos sentiments, en leur prescrivant « l'amour pour principe, et l'ordre pour base, le progrès pour but ».

Le dix-neuvième siècle ayant été le siècle de la philosophie positive, il faut que le vingtième soit le grand siècle reconstructif de la politique positive.

FIN


COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
1010689729

G. DEHERME

AUGUSTE
COMTE
ET
SON ŒUVRE